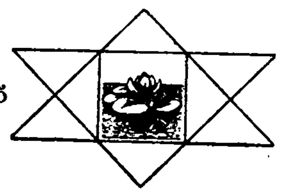
4e ANNÉE. — N° 5  MAI 1905

REVUE COSMIQUE

EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES

QUI SONT A LA

BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

(*Suite*)

Comme nous l'avons déjà démontré, la charité consiste à conserver les forces, la violation de la charité, à les gaspiller. Or des quatre forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale, la force vitale est la moins divisée en son universalité ; car tandis que la force pathétique est receptive et responsive vis-à-vis de ce avec quoi elle est en affinité, repoussant ce avec quoi elle n'est pas en affinité, tandis que les forces spirituelle et intellectuelle sont plus ou moins voilées, latentes ou partielles, la force vitale est universelle et indivisée dans son désir et dans son but qui est : la manifestation. Tout ce qui appartient à la forme, tout ce qui est en forme, vit, et la force motrice de tout ce qui vit est la manifestation ; cette force motrice est légitime puisqu'elle met en action le grand ressort de l'évolution.

Ce désir et cette volonté de manifester est inséparable de la vie, et plus est évolué l'organisme physique, plus est fort et persistant le désir et la volonté pour la manifestation, et, partant, plus est puissante, rapide et variée l'évolution des races et des individus. Pour illustrer ce fait considérez le monde des minéraux, métaux et cristaux ; depuis les âges les plus reculés, il n'y a eu en eux aucune transformation visible, quoique chaque particule dont ils sont constitués vive, et soit, apparemment, son propre cosmos, et si quelque sorte d'évolution transformatrice arrive, elle est apparemment indépendante de la sentientation et de l'influence de l'homme, ce qui est prouvé par ce fait que la pépite d'or ou la gemme précieuse demeure actuellement non transformée, quelques conditions de croissance ou de transformation progressives que lui donne l'alchimiste moderne, ou auxquelles il l'assujettit ; et quoique les êtres variés des mondes du minéral, du métal, ou du cristal, vivent leurs propres vies et luttent pour leurs propres intérêts et pour la suprématie, il méconnaissent apparemment toute manifestation extérieure, étant contents de rester cachés sous la terre ou sous les eaux, inaperçus et inconnus.

Avec le monde des plantes commence un genre différent d'organismes vivants, dont chaque germe s'empresse de profiter des conditions qui lui donnent l'occasion de se manifester ; aussi intéressante qu'instructive, dans l'étude de la manifestation, est l'observation du merveilleux instinct, de cette intuition, qu'on l'appelle comme on voudra, qui pousse les racines, mi nces comme des fils, à traverser les rocs les plus durs à la recherche de leur sustentation ; qui enseigne aux germes à bondir au loin et à s'envoler sur leurs ailes duvetées, qu'emporte le vent ; qui guide la plante grimpant sur les arbres des forêts non foulées du pied pour qu'elle fleurisse et produise sa graine à la clarté du soleil ; qui fait que les plantes carnivores émettent une odeur semblable à celle de la chair putride, pour que les insectes qui conviennent à leur sustentation soient attirés au piège

de leurs fleurs ; qui est cause enfin de ces innombrables exemples de ce qu'un philosophe a appelé : « le raisonnement des plantes ».

Une importante propriété, qui distingue le monde des minéraux du monde des plantes est la faculté possédée par les dernières non seulement d'assimiler leur sustentation, mais de transformer ses constituants, de sorte que les cellules des plantes contiennent des substances qui, autant qu'on le sache, ne sont pas trouvées dans la terre, dans l'air ou dans l'eau dont leurs cellules sont édifiées. Les mondes des cristaux, minéraux et métaux au contraire tandis qu'ils assimilent les constituants du milieu dans lequel ils vivent et croissent, ne changent pas la nature de ce qu'ils assimilent ; tandis que les mondes des minéraux et des plantes, tous deux, possèdent l'aptitude à s'approprier de nouvelles particules ou conglomérations de particules, ce procédé de croissance ou de développement est poursuivi par le premier seulement dans le milieu qui est de composition semblable au minéral lui-même, tandis que le dernier non seulement absorbe et inhale les constituants ambiants, mais les transforme dans le procédé de son assimilation chimique, de sorte que la plante contient des constituants qui diffèrent en forme et en qualités de ceux du milieu dont ils ont été absorbés ou inhalés.

De plus, le monde minéral *paraît* être formé d'individualités menues et variées dont la multiplication et le bien-être est proportionné à la convenance de leur milieu (et de certaines conditions *actuellement* inconnues des scientistes européens) mais qui n'évoluent pas d'elles-mêmes à un organisme plus élevé, d'où il vient que bien que le minéral soit formé d'êtres organiques individuels, il *paraît* ne développer aucuns organes spéciaux et est par conséquent appelé inorganique. Au contraire dans le monde des plantes on trouve des sujets à des phases variées de développement, depuis la forme la plus simple des plantes, qui est apparemment presque homogène en structure, quoique de

telles plantes soient construites par la force vitale avec des constituants hétérogènes ; les organes de ces plantes paraissent agir également dans le procédé d'assimilation. Chez les plantes plus évoluées sont produits, par la classification des cellules, des organes distincts qui exécutent des fonctions séparées dans l'économie des plantes individuelles; du nombre, de l'office distinct, des capacités et de l'évolution de ces organes dépend le status de la plante, de sorte que le monde des plantes comme le monde des animaux, le monde stationnaire comme le non stationnaire, est capable de répondre aux forces pathétique, intellectuelle et vitale du suprême évoluateur terrestre, l'homme, qui en donnant à ces plantes évoluées des conditions propres à la rapide évolution de certains de leurs organes distincts, peut les conduire non seulement vers une rapide évolution, mais vers des changements de forme et de nature ; c'est là un fait dont l'importance commence lentement à apparaître à la science actuelle.

Le mot *paraît* relativement aux remarques ci-dessus est employé à dessein, parce que en raison de la non évolution des organes des sens humains, l'homme est incapable de voir *telles qu'elles sont* les formations moins évoluées dont il est entouré, et de beaucoup la majeure partie des hommes n'a pas encore conçu la possibilité d'un fait qui forma la base de la science du passé, que « Non seulement tout ce qui est vit, *mais que tout atôme physique du monde libre des atômes et tout atôme, qui est utilisé pour la structure individuelle possède ses degrés quaternaires mental, psychique, nerveux et nervo-physique.*

Un sage du passé remarque :

« Dans la considération des quatre règnes minéral, végétal, animal et Psycho-Intellectuel, il est digne d'observation que ce qui a été appelé la force motrice de la vie, c'est-à-dire la manifestation, est beaucoup plus puissant dans les règnes végétal et animal que dans les règnes minéral et Psycho-Intellectuel, et que tandis que les mondes végétal

et animal s'assimilent l'un à l'autre et dépendent l'un de de l'autre, l'homme Psycho-Intellectuel dirige son attention de plus en plus vers le monde minéral dont il étudie profondément la nature et les propriétés, afin de pouvoir apprendre par cette étude les rudiments de la science de la vitalité et de l'assimilation, et perfectionner cette science par son intelligence ».

Vu que l'individualisation de l'intelligence dépend de la conservation de la vie individuelle et que la conservation de la vie individuelle dépend, pour la plupart, de la sustentation convenable, *c'est-à-dire entièrement assimilable,* l'importance d'une telle sustentation est évidente. Un coup d'œil sur le plan *actuel soi-disant naturel de la sustentation prouvera qu'il est impropre pour la conservation de la vitalité individuelle.* Il y a un vieux proverbe. « En proportion de l'utilité est la simplicité. »

Or la forme actuelle de la sustentation est *extrêmement compliquée*, car le monde végétal se nourrit du monde minéral et les animaux se nourrissent des végétaux et des animaux qui sont plus faibles ou moins voraces qu'eux-mêmes ; elle est aussi extrêmement peu satisfaisante : l'assimilation est si imparfaite dans la sustentation du monde minéral par le monde végétal et dans la sustentation du monde végétal par le monde animal, qu'une période s'ensuit, tôt ou tard, *selon les capacités variées de la sélection naturelle et de l'assimilation*, pour les individus stationnaires et non stationnaires où *ils ne sont plus capables d'exercer l'énergie formatrice individuelle, et par conséquent viennent sous le pouvoir des lois chimiques et sont résolus en leurs éléments primaires.*

Que la plante comprenne mieux que l'animal comment choisir sa nourriture est prouvé par la comparaison de la longévité des plus âgés des individus du monde stationnaire avec celles des plus âgés du monde animal, et par le fait que les individus végétaux ne se sustentent pas de manière à empoisonner leur système par des matières putrides et répugnantes, non assimilables.

Il est indubitable que certains des Psycho-Intellectuels de l'ancien temps comprirent la science à laquelle ils dévouèrent leurs vies, la science de la directe et entière assimilation des constituants sustentateurs du monde minéral. Par l'*assimilation entière* était signifiée *la sustentation des degrés quaternaires*, savoir, le nervo-physique, le nerveux, le psychique, et le mental ; cette sustentation était estimée d'une telle importance, qu'une loi fut formulée à l'égard des enfants rares des Psycho-Intellectuels. « Des reines Psycho-Intellectuelles *soutenues par des rois Psycho-Intellectuels* seront leurs nourrices », parce qu'on comprenait que le lait des animaux ou de femmes non évoluées tandis qu'il nourrissait le degré nervo-physique efficacement était incapable de dûment nourrir les degrés plus raréfiés de l'être quaternaire de l'enfant, et aussi qu'en *proportion de l'intégralité de l'assimilation de la sustentation de la nourrice était le bien-être et le développement quaternaire de l'enfant*. Actuellement rien n'est plus indigne de l'homme que sa méthode de se sustenter, et il est impossible de concevoir une plus grande violation de la loi de charité, c'est-à-dire un gaspillage de force, *de cette force si précieuse qu'est la force vitale*. Considérons ce procédé de sustentation, non dans la *lumière de la coutume* qui fait paraître naturel tout ce qui est, mais tel qu'il est. Des millions d'hommes passent leurs brèves vies à préparer le sol, à semer des graines et des plantes et à récolter leur produit afin de pouvoir alimenter les animaux dont il se nourrit. Or il ne se nourrit pas à proprement parler de la chair des animaux mais de la portion extrêmement petite d'éther que leur sang a pu assimiler, et l'énorme proportion de ce qui est non assimilable devient putride et empoisonne le système de ceux qui se nourrissent ainsi. Cependant de cette masse d'ordure, les petites racines du nom de stationnaire tirent la sustentation minérale la plus fortifiante, une sustentation qui leur est donnée grâce au labeur de l'homme qui se dévoue à cet étrange cercle de sustentation. Ainsi, de la plante, l'homme nourrit l'animal

qu'il mange à son tour, et de ce qui est évacué comme empoisonnant et inassimilable, il nourrit la plante. N'y a-t-il pour nous aucune méthode plus directe et plus efficace de se sustenter que celle-ci ? Est-il bon que l'humanité sensitive dépende pour sa sustentation nerveuse, psychique, et mentale, des forces nerveuse, psychique et mentale de ceux qui subissent une transition subite et violente ? Ne se peut-il pas que leur terreur, en entrant dans l'abattoir pour que leurs corps nouvellement tués et ce qui est pis encore, que leurs sangs vitaux soient incorporés dans le système de ceux pour la sustentation desquels ils subissent la peur et l'agonie explique en grande partie et en proportion de l'évolution et de la conséquente sensitivité de leurs dévorateurs humains, la maladie mal définie, toujours croissante, connue sous le nom de nervosité ?

Quant aux animaux sans défense, qui sont chassés et mis à mort par des êtres humains et par leurs chiens dressés, l'effet sur ceux qui se sustentent de leur chair et de leur sang peut être proportionné à leur terreur et à leur agonie prolongées.

Quoi qu'il en soit, *ce gaspillage de la force vitale affecte profondément ceux qui n'ont ni la connaissance, ni le temps pour chercher un remède efficace pour ce triste état de choses* et il est du devoir de ceux qui jouissent de conditions qui manquent à ceux qui à présent, malheureusement, mangent leur pain à la sueur de leur front, de faire pour eux ce qu'ils ne peuvent pas faire pour eux-mêmes, comme les travailleurs font pour ceux-là ce qu'ils ne peuvent pas faire pour eux-mêmes, selon la loi de la Sociologie Cosmique.

La Tradition voilée représente l'arbre de la connaissance comme entourant l'arbre de la vie, et il incombe à ceux qui entrent dans le bosquet sacré de cueillir les feuilles qui sont pour la guérison des nations et de soulager par leur moyen les réceptifs et les responsifs de la vaste majorité de leur semblables moins évolués, qui gagnent leur pain par leur sueur et leur sang, qui ont faim et soif, et tombent

malades par millions jusqu'à ce que par le gaspillage forcé leur force vitale soit épuisée, et qu'ils sortent du terrible champ de bataille de leur vie, dans laquelle ils ont lutté contre la famine intellectuelle, morale et sociale, jusqu'à ce que la mortalité hideuse leur ait donné le coup de grâce. Contre ce soulèvement des multitudes, ceux qui légifèrent pour le corps social (dont ils sont supposés le cerveau et le cœur alarmés et troublés en regardant la rapide montée de la marée dont la force motrice des vagues irrésistibles est la sentientation souvent inconsciente et indéfinie du gaspillage de leur force vitale, essaient de gagner du temps par le moyen qu'emploient ceux qui sont poursuivis par les loups, auxquels alternativement ils jettent quelque morceau tentant et tirent des coups de fusil pour arrêter leur course. Le grand ours adopta ce dernier plan et lorsque les travailleurs allèrent avec leurs femmes, leurs enfants et leurs nourrissons, pour demander *le droit de vivre*, ils furent abattus à coups de fusil dans les rues de la capitale. Il est digne de remarque que cet événement est arrivé au cœur d'une domination *non seulement chrétienne, mais orthodoxe, dont le chef hiérarchique est à la fois Archiprêtre et empereur, régnant par la grâce de Dieu comme le représentant d'un Dieu incarné qui est dit avoir déclaré ouvertement :*

— « Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée. » Et « si un homme ne haît pas les siens, il n'est pas digne de moi. » *La logique couvre une multitude de péchés*. Une chose paraît avoir été oubliée ou est méconnue, c'est que la volonté et le désir toujours croissants d'amoindrir *la plus étendue de toutes les violations de la loi de la charité, le terrible gaspillage de la force vitale*, est une phase dans le flux puissant, irrésistible de l'évolution ; les gouverneurs et législateurs pourraient aussi bien essayer avec leurs méthodes actuelles d'arrêter sa course que des enfants, sur le rivage de la mer, la marée montante, avec leurs barrières de sable et leurs fortifications de galets, parce que tout être humain a le droit inaliénable de pouvoir atteindre

des conditions propres au développement et à la conservation de sa force vitale, et non seulement à cela, mais à des conditions dans lesquelles il puisse intellectualiser cette force. Si ceux qui devraient les guider manquent du vouloir ou du pouvoir de leur indiquer le moyen le plus sage et le plus efficace d'atteindre leur but, il est tout naturel qu'ils trouvent d'eux-mêmes un moyen moins sage et moins efficace. Quand un navire est en perdition, et que le capitaine ne fournit pas de canots pour la sûreté des passagers et ne leur donne d'autre instruction que le « sauve qui peut », les malheureux, dans leur affolement pourraient bien sauter en mer afin d'échapper à la noyade. A qui le tort ?

Malheureusement, l'homme évolutionnaire appartient aux animaux qui s'assemblent en troupes et non à ceux qui s'apparient et se cachent dans les antres et cavernes de la terre ; c'est pourquoi le désir de toutes les nations est d'avoir un chef des troupeaux puissant et compétent, qui ait la la connaissance nécessaire pour les conduire aux pâtures verdoyantes et aux fontaines d'eaux, et le courage et la force de faire face aux ennemis qui s'opposent à eux sur la route ; *mais ces chefs, afin de remplir leur rôle, doivent être non seulement supérieurs à ceux qu'ils conduisent, mais un avec eux dans leurs aspirations, leur volonté et leur désir, leurs douleurs et leurs peines, et cependant capables de comprendre et de sympathiser avec ceux de bonne volonté sur lesquels tombe la tâche ardue de la législation et le lourd fardeau de la responsabilité.*

En philosophes cosmiques, dont le but est « de tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même, et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles, en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre (1) » il appartient aux Psycho-Intellectuels *de chercher*

(1) Voir la couverture de la *Revue Cosmique* 3e et 4e années.

le moyen le plus efficace pour simplifier la vie, c'est-à-dire pour conserver la force vitale par le moyen le plus facile dans le but de résoudre l'énigme première importante, aussi difficile que celle du sphinx légendaire, savoir, l'*art et science de la sustentation assimilable* ; c'est pourquoi tandis que nos étudiants de toutes les nations travaillent pour relever l'un après l'autre les voiles de la lumière de la vérité depuis si longtemps couverte par l'ignorance et la crainte, d'autres ont l'œuvre spéciale d'approfondir la noble science de l'Al-Kh-me afin que l'ancienne malédiction terrible traditionnelle du chef hostile. « *Ce qui est le plus néfaste la terre le donnera, et à la sueur de ta face tu mangeras ton pain* » puisse s'évanouir comme les nuages sombres au lever du soleil, et avec elle les miasmes terribles de la mortalité.

En attendant, étant de la race humaine, et par conséquent de celle qui se met en troupes nous appelons les « travailleurs de la mer » de l'humanité, qui sont receptifs et responsifs, pour aider à la grande œuvre Cosmique par la simplification de leurs vies, de sorte qu'ils dépendent, pour leur bien-être et satisfaction, non pas des superfluités, mais des nécessités, car ainsi seulement ils peuvent être individuellement et collectivement libres et indépendants.

Par malheur, actuellement les membres de la société soi-disant civilisée, du palais à la chaumière et de la cave au toit, du roi au plus pauvre mendiant, *sont des esclaves, des esclaves fermement liés par des chaînes pénibles qui les écorchent, forgées par coutumes non naturelles.*

Ils doivent tous porter certaines formes de costume incommodes et souvent hideuses et défigurantes ; ils doivent se nourrir selon la sustentation commune à leur milieu, si malsaine et inefficace qu'elle soit, simplement parce que c'est la mode, la mode qui est le tyran des tyrans.

Considérez par exemple que les souliers très pointus en cuir verni *à la mode*, ces propagateurs de cors, avec leurs melles de papier ; les complets bon marché mal coupés, achetés tout confectionnés, les gants peu coûteux aux pouces

courts, qui déforment la main, les cols de chemises et les poignets empesés et meurtrissants, le chapeau d'homme à forme haute, insensé, et encore les jupes traînantes qui balayent des rues et ramassent les crachats, le corset qui endommage la santé et altère la beauté de la forme, qui insinue sacrilègement que celle qui le porte a l'origine de la guêpe, les chapeaux alourdis de plumes et de fleurs, qui ne protègent ni de la chaleur d'été ni du froid d'hiver, et qui *ne couvrant ni le front ni les oreilles ni la base du cerveau, sont pires qu'inutiles.*

Et à l'égard de cette chose éminemment importante, *la sustentation, comme moyen de la conservation de la force vitale*, ceux qui ont le plus pressant besoin d'une telle conservation pensent qu'ils doivent par force vivre selon les coutumes communes à leur milieu ; par conséquent la nourriture la plus falsifiée étant le meilleur marché, forme la sustentation de ceux qui travaillent pour leur pain, une sustentation tout à fait insuffisante, souvent malsaine et en fait, entre toutes nourritures la plus chère.

A l'égard de la sustentation nous conseillons aux nombreuses personnes qui nous ont demandé conseil à ce sujet, en premier lieu de s'abstenir d'acheter de l'eau, parce que s'ils demeurent à la campagne, ils peuvent en obtenir autant qu'ils en peuvent boire « sans argent et sans prix », et s'ils demeurent dans les villes où l'eau doit être payée, elle est à bon marché et ne se paye pas sous de faux prétextes, comme lorsqu'on l'achète dans la carotte, le panais, la pomme de terre et le chou, qui contiennent de soixante dix à quatre vingt douze pour cent d'eau ; qu'ils ne fassent pas leur principale nourriture du pain blanc qui contient 44 pour cent d'eau et une abondance d'amidon, tandis que la farine de froment, d'orge, d'avoine ou de maïs et les fèves, poix, riz et lentilles, ne contiennent que 13 ou 14 pour cent d'eau. De même quoique l'apôtre remarque justement : « Le lait est bon pour les bébés », il ne doit pas être oublié par ceux qui dépendent de leur force vitale pour le succès dans la

lutte pour la vie, qu'il contient environ 86 pour cent d'eau, et il est bon que les mangeurs de chair se rappellent que tandis que le veau, l'agneau et le bœuf contiennent de 50 à 62 pour cent d'eau, le mouton (qui est la nourriture générale des Arabes mangeurs de viande) n'en contient que 44 pour cent de sorte qu'une livre de veau est égale en nutrition à presque deux tiers de son poids de mouton ; et le veau est en général considérablement plus cher. La lentille contient tous les constituants du lait et 14 (au lieu de 86) pour cent d'eau. Une livre de lentilles rouges à 30 centimes vaut bien plus pour la sustentation qu'un litre de lait et le prix ordinaire du lait pur varie de 30 à 50 centimes le litre. A l'égard de cette nourriture précieuse entre toutes, la lentille rouge ou égyptienne, il est bon que nos lecteurs intellectuels se souviennent que la lentille, qui est si abondante et si peu coûteuse qu'elle est à la portée de tout le monde, contient 40 d'*acide phosphorique*, qui avec 1 pour cent d'amande amère, nourrit efficacement le cerveau. Les pois, l'orge, les fèves, le seigle, l'avoine, le maïs, le riz et les fromages viennent après la lentille, riches selon cet ordre, en phosphore assimilable.

Le chemin de la liberté et du sens commun ne peut être ouvert que par les sincères et courageux, mais une chose est certaine, c'est que les hommes et les femmes qui sont assez braves pour porter des souliers ou des sandales bien faites qui les aident, au lieu de déformer leurs pieds, des vêtements bien faits durables et pittoresques qui laissent leurs membres libres pour l'exercice ou le repos, et des couvre-chefs qui protègent le cerveau et les organes délicats de l'ouïe sont beaucoup plus digne du nom de héros que ceux qui trempent le champ de bataille du sang vital de leurs semblables, et l'homme qui substitue pour son pain blanc fin habituel, la lentille, le pois et la fève qui contiennent 6 pour cent de nourritures formatrices de la chair (et non du gras) mérite le titre élevé du « sauveur du corps » beaucoup plus que le savant qui découvre des panacées vantées

pour l'allègement ou la guérison de maladies, *dans la proportion où la prévention vaut mieux que la guérison*, car il est indubitable que le manque ou le gaspillage de la force vitale, est le « sésame ouvre-toi » de tous les maux dont la chair est l'héritière et que les individualités des deux mondes centraux, c'est-à-dire des mondes végétal et animal sont protégées des attaques de tous ces maux variés, en proportion de leur force vitale, force vitale que la dûe protection contre des températures variées et la liberté de mouvement permis par un vêtement convenable et une sustentation appropriée font tant pour accroître et conserver.

De plus, *beaucoup de sustentation de valeur et qui n'a pas besoin de culture est méconnue; des racines et des bulbes, des espèces variées de champignons et d'herbes sauvages et les tendres bourgeons de beaucoup de plantes qui croissent abondamment dans nos champs et dans nos haies et qui sont non seulement sains et nutritifs, mais agréables au goût, même pour le palais civilisé, sont négligés par ignorance, de sorte que littéralement, des hommes, des femmes et des enfants crèvent de faim au milieu de l'abondance.* Encore, si la sustentation des travailleurs était prise en considération par ceux qui ont la responsabilité de leur fournir des conditions propres pour l'accroissement et la conservation de leur force vitale, la protection des poissons seule contribuerait pour beaucoup à accomplir cette nécessité des plus importantes et des plus pressantes, et on pourrait y ajouter la protection de toutes les racines et fruits mangeables qui poussent, sauvages, dans nos eaux et dans nos bois, *non pas la protection qui les enlèverait à ceux qui en ont besoin*, mais qui les protégerait d'une extermination barbare. Ainsi, les racines comestibles des nenufars sont non seulement sustentatrices de la force vitale, mais de précieuses purificatrices du sang, et les noisettes qui poussent dans les bois contiennent, outre leurs constituants oléagineux et autrement utiles, de 80 à 90 pour cent de phosphore assimilable.

Quant aux liquides autres que l'eau, l'espace ne nous

permet qu'une seule remarque : l'usage habituel de l'eau de son, au lieu de l'eau potable ordinaire, pour tous les besoins culinaires, et la substitution de ce liquide au malt et aux raisins secs pour des boissons fermentées à *bon marché* est très avantageux.

Un des effets de la simplification de la vie sera que les hommes cesseront de s'attrouper vers les cités bondées et gigantesques, parce que *le désir fébrile de l'argent et l'émulation* (qui est l'effet du manque de conditions propres pour la manifestation naturelle et facile) diminueront graduellement, à mesure que la nécessité de cet argent et de cette émulation diminueront; *quand la force vitale sera accrue et conservée par une protection et une sustentation convenable, la force intellectuelle cherchera à s'en vêtir, en conséquence ceux qui, dans l'esclavage actuel de la coutume cherchent seulement comment ils peuvent atteindre ou surpasser leurs semblables chercheront plutôt comment ils peuvent évoluer leur vrai moi, c'est-à-dire leur moi intellectuel; pour cet objet, le calme des forêts et des montagnes, des lacs et des mers est infiniment préférable au tumulte et au vacarme de nos cités bondées.*

Un avantage de ce choix de résidence sera que l'homme aura de la place pour respirer, ce qui est essentiel pour l'accroissement et la conservation de la force vitale. Un autre avantage immense sera que les hommes pourront avoir chacun sa demeure séparée, au lieu d'être empaquetés ensemble par couches, comme des harengs dans un baril. *Ceux-là seulement qui comprennent quelque chose à la science* des auras peuvent concevoir l'avantage *immense d'avoir non seulement de la place pour respirer mais de la place pour auriser.* Dans le système des étages pratiqué par tous, sauf par les très riches, dans les grandes cités, les femmes et les enfants délicats et sensitifs peuvent dormir manger et boire en leur logement, dont les étages voisins supérieur et inférieur peuvent être occupés par des gens *qui sont maladifs, intellectuellement, moralement ou physiquement*, de sorte qu'ha-

bituellement, surtout dans la nuit et pendant les heures de sommeil, la conséquence peut en être soit l'*endommagement de l'aura qui entoure la personne plus délicate et sensitive et l'affaiblissement ou le bouleversement de cette personne ; ou bien la contraction et partant la partielle inutilité de son aura*.

La science nous enseigne que toute personne doit avoir de 800 à 1.000 pieds cubes d'air respirable, pour qu'elle ne respire pas ce qui est vicié ; mais ce que, autant que nous le sachions, la science moderne ne nous dit pas, est que *tout individu a non pas une seule personnalité mais une personnalité quaternaire et que chacune de ces personnalités vit par la respiration de son milieu varié ou aérien et atmosphérique qui est attiré et classifié par les auras nerveuse, psychique, et mentale dont la forme nervo-physique ou forme extérieure et visible, est entourée et que tandis que l'air vicié désintègre par milliers les corps nervo-physiques qui l'inhalent, des auras viciées altèrent et détériorent par dizaines de milliers les corps nerveux psychique et mental de ceux qui en leur passivité, les attirent et les classifient.*

Le déséquilibre causé par la *compression* ou le *mélange* d'auras est incalculable, c'est un des plus terribles gaspillages de forces et par conséquent une des plus grandes violations de la loi de charité. C'est ce qui a lieu dans les usines, les casernes, les ateliers bondés de monde, les chambres pestilentielles dans lesquels les filles et les jeunes femmes travaillent en un air respirable et aurique vicié, jusqu'à ce que leur être quaternaire soit épuisé ou pollué. Contre ce danger, contre cette cause intermédiaire qui entraîne pour l'humanité de si grandes souffrances et pertes, des lois pour la suppression du soi-disant crime sont aussi inefficaces que le sont les drogues pour la guérison de certaines maladies de l'humanité.

Il n'y a qu'une loi qui sauvera l'homme, socialement et moralement ; c'est la loi de la charité, ou en d'autres mots la fourniture des conditions propres pour accroître et con-

server la force, et ces conditions ne seront pas fournies par l'Etat, c'est-à-dire par la politique masquée de la religion, dont les ressources sont draînées intérieurement par des fonctionnaires religieux et civils, et extérieurement par des armes de guerre humaines et métalliques, c'est-à-dire les armées et leurs armes, mais plutôt par l'initiative privée, de telle nature que ceux de bonne volonté puissent y répondre.

Les Psycho-Intellectuels qui cherchent l'amélioration de l'état de l'humanité et qui cherchent l'immortalité par la voie de la connaissance, en demeurant inconnus, ressentent pour le succès de leurs efforts la nécessité de la responsion de ceux pour qui ils travaillent et endurent; de la responsion effective, manifestée par le rejet des entraves des coutumes qui gaspillent la force, en osant être libres, non pas pour perpétrer des actes de violence, mais pour s'assurer l'éducation c'est-à-dire le développement naturel du moi par la simplification et la purification de leurs vies.

Par l'utilisation de l'alimentation qui est donnée gratuitement à ses enfants par notre bonne mère la Terre, beaucoup de dépenses peuvent être évitées. Par la graduelle simplification de la vie, beaucoup de choses qui à présent paraissent être des nécessités, seront considérées comme des superfluités, de sorte que beaucoup de personnes qui, maintenant, mangent pour exister, afin de pouvoir travailler pour manger, pourront jouir d'une aisance relative, et trouver du temps pour l'évolution de leur moi, évolution qui les rendra capables de remplir leur rôle dans le cosmos de l'être. Ainsi, au lieu de les dégrader, le cours de la vie les élèvera et les spiritualisera, et leur intelligence dûment évoluée leur apprendra à penser par eux-mêmes, à utiliser leurs facultés et à comprendre leurs responsabilités. Il est écrit dans le passé : « Les puissances qui existent sont ordonnées de Dieu ». L'expérience prouve que le Dieu, par l'ordonnance duquel ces puissances existent, est l'intelligence de ceux qui les forment ; donc il s'ensuit que les représentants des peuples marquent le niveau de ceux qu'ils représentent.

Que nos travailleurs réceptifs et responsifs s'évoluent et ils sauront comment choisir des hommes dignes d'être leurs représentants et intermédiaires.

Vraies sont les paroles du sage Ethiopien : « La plus grande de toutes les connaissances est la connaissance de soi-même, la plus grande source de la puissance est la certitude de notre propre rectitude ».

A l'égard du choix de représentants, il est essentiel que leurs électeurs s'assurent qu'ils sont leurs représentants et non ceux des Dieux Personnels.

Il était demandé dans le passé : « Si les enfants demandent à leur père du pain, leur donnera-t-il une pierre ? » Depuis cette époque le monde a progressé : et dans le xx[e] siècle les enfants d'un certain Archiprêtre et roi lui demandèrent du pain, et il leur donna du plomb.

La morale de cet incident est évidente.

Par l'évolution du Moi, émergé de l'état de mendicité, ne demandant rien aux Dieux personnels ni à leurs représentants, mais plutôt évoluant vos forces, de sorte que vous ayez confiance en vous-même, et ainsi manifestiez l'étincelle Divine, qui est la lumière de tout homme, soyez capables de recevoir et de diffuser vos forces, ne reconnaissant qu'une loi, la Loi de la Charité.

(*A suivre*).

L'HOMME

(*Suite*).

Il est nécessaire maintenant de revenir sur la question fondamentale de cette étude en jetant un coup d'œil d'ensemble sur tous les détails qu'elle a nécessités.

Un des caractères principaux de la Philosophie Cosmique qu'il faut avoir toujours présent à la mémoire, est la qualité et le rôle qu'elle attribue à l'Homme.

Il a été formé, nous dit-elle, pour exercer la souveraineté sur l'état matériel ; sa mission est d'achever la chaîne de l'Etre ; il est le Temple même de l'Eternel ; c'est lui qui le manifeste ; cette manifestation ne peut se perfectionner que dans la matière terrestre et par la matière terrestre où l'Homme a été incarné.

Dans l'accomplissement de cette mission l'Homme a été jusqu'ici tourmenté, repoussé, vaincu par le déséquilibre dont l'essence n'est pas ailleurs que dans le désordre, et surmonter le désordre était précisément le rôle de l'Homme, la première condition qu'il devait remplir pour l'achèvement de la chaine totale de l'Etre.

Etre collectif, il a été divisé et subdivisé infiniment. Relié de part et d'autre, dès son origine, à cette chaîne totale de l'Etre, depuis le fond de la matière la plus ténébreuse jusqu'aux splendeurs ineffables du dernier des voiles, il est tombé de cet état magnifique à l'isolement terrestre, à l'emprisonnement sous la couche toujours croissante de ses redoutables ennemis. Sanctuaire vivant de son propre Formateur qui s'est sacrifié pour lui servir de guide, il a perdu jusqu'à la claire perception de ce divin Habitant et, par conséquent, de ses propres capacités, de son rôle lui-même.

Et cependant, vaincu par l'Adversaire, l'Homme n'est pas accablé ; sa défaite n'est pas définitive ; La Philosophie

Cosmique n'admet ni aucune forme du pessimisme, ni aucune des formes de mysticisme qui en sont la conséquence. Elle n'admet pas que l'Homme aille se perdre dans l'immensité des raréfactions parce qu'il a été formé, au contraire, pour arracher, pour ainsi dire, la Divinité à cet état de repos inconcevable, pour réaliser l'Absolu par l'Harmonie Cosmique. Elle ne veut pas même que l'Homme renonce à la Terre où il se trouve à présent emprisonné ; elle lui affirme que cette terre est son séjour naturel, et que c'est à lui qu'il appartient de la rendre à toute la splendeur qu'il y rêve. Elle promet à l'Homme l'immortalité sur cette terre même, dans ce même corps où il gémit à présent et qu'il est appelé à régénérer. Elle lui affirme enfin qu'il possède en lui-même toutes les forces, toute la puissance nécessaires pour cette régénération ; elle lui promet la victoire complète, définitive, pourvu qu'il sache seulement vouloir et elle sait qu'il voudra !

N'avons-nous pas vu par tous les chapitres précédents que si l'Homme est isolé sur terre, il a en lui toutes les capacités nécessaires pour communiquer avec l'Univers entier, jusqu'aux régions divines les plus élevées, et que ses espérances mêmes ne peuvent avoir de limites ?

N'avons-nous pas vu que les sept sens qu'il ne connait presque plus sont encore à sa disposition s'il veut les exercer, afin de percevoir tout ce que l'Univers lui cache aujourd'hui de mystères ?

N'avons-nous pas vu que si l'Homme paraît le pire ennemi de l'Homme, l'Unité n'a cependant point été brisée, soit entre lui et ses semblables, soit avec les êtres de tous rangs du Cosmos — que rien non plus ne peut prévaloir contre cette invincible unité Cosmique ?

N'avons-nous pas vu enfin que l'Homme n'a jamais perdu le secours des Puissances d'Harmonie du Monde divin tout entier, dans la sphère de désordre qui l'étouffe, semblant pourtant l'isoler tout à fait ?

Qu'il veuille donc, qu'il veuille avec courage, qu'il veuille

avec persévérance et la paix radieuse de l'Harmonie universelle s'accomplira ; c'est lui qui la doit établir ; c'est à lui qu'elle incombe ; la Divinité même l'attend ! C'est pour cette seule mission qu'elle l'a formé !

Mais cependant, ces facultés, ces pouvoirs, ces secours ne sont plus chez la plupart d'entre nous qu'à l'état latent ; nous n'en avons plus que les germes, et encore sont-ils si profondément cachés au fond de notre être misérable, que c'est à peine si nous les pouvons apercevoir, à peine si nous croyons à leur existence.

Que pouvons-nous donc, que devons-nous faire pour les préserver ces germes, pour les développer, pour reconquérir le rang qui nous est dû dans les Cosmos et en assurer la glorieuse fin avec la victoire qui nous est promise ?

Pour s'en rendre compte, il suffit de repasser toutes les pertes subies par l'Homme collectif ou l'Humanité.

Nous avons à accomplir entre tous les hommes, de quelque nation ou de quelque race qu'ils soient, l'unité fraternelle, condition première de l'équilibre social et de la restitution de l'Homme collectif divin.

Nous avons à instaurer entre toutes les classes de la société la hiérarchie des facultés et des rôles, sans laquelle l'Humanité, même pacifiée, ne pourrait encore servir de lien entre tous les êtres mineurs et les supérieurs, restaurer par conséquent la chaîne totale de l'Etre brisée par la région du désordre.

Mais ce travail d'unité synthétique n'est possible lui-même qu'à la condition, sinon du perfectionnement de tous les hommes, du moins de la formation d'un noyau fraternel et normalement organisé d'hommes absolument dévoués à cette cause Cosmique, capables de la servir et d'entraîner leurs semblables sur la voie qui doit mener à la Restitution. Car, dans tout état, c'est aux plus développés qu'il appartient de se faire les pionniers du progrès, non les chefs mais les guides et les soutiens de tous leurs semblables, les intermédiaires dévoués entre eux et les hommes actuellement plus développés.

Ce sont ces serviteurs des serviteurs de la Cause Cosmique que notre Philosophie désigne sous le nom de Psycho-intellectuels.

Il n'est pas l'Initié ; son rôle n'est ni si haut ni aussi difficile ; il n'est pas même encore sur le seuil de l'initiation, il ne peut pas se dire encore Néophyte ; il appartient complètement encore à la vie commune, mais il est rattaché déjà à la fraternité sacrée dont il devient comme le correspondant extérieur envers le monde. Ainsi le premier travail de quiconque veut se consacrer à l'œuvre Cosmique est de se rendre capable de ce rôle. Que doit-il faire pour y arriver ?

Le psycho-intellectuel a été clairement défini par la revue en termes utiles à rappeler pour se rendre compte de ce qu'il doit accomplir.

C'est celui « qui s'éveille à la conscience de l'âme individuelle en lui, qui est en rapport si intime avec cette âme que celle-ci peut voir à travers le voile nerveux, ou nervo-physique, et devenir consciente des actions de celui qui la revêt (1). »

Ce qui est désigné ici sous le nom d'âme, est, on se le rappelle, le degré de raréfaction qui, dans la constitution de l'être humain, « est capable, sous certaines conditions, de manifester ce qui est maintenant appelé, en langage ordinaire, l'*esprit*, et que la philosophie Cosmique désigne sous le nom de *Mentalité*. »

Normalement, notre action volontaire devrait être réglée sur les révélations de l'âme, qui nous présente sous son jour le plus beau les enseignements puisés par la mentalité dans les régions supérieures de l'être ; notre nerveux ne devrait exercer ses commandements qu'à la lumière de ces avis divins.

Mais, en fait, dans la plupart des cas, notre volonté n'est rien de plus que la réaction de notre personnalité excitée

(1) *Revue Cosmique* de février 1904, p. 124.

par les impulsions reçues dans notre degré nerveux ; c'est lui seul que nous laissons juge de nos décisions ; la voix de l'âme négligée n'est pas entendue, on finira par l'oublier, elle reste comme détachée de la personnalité humaine. C'est ce qu'exprime la Philosophie Cosmique en disant que l'âme « n'est pas individualisée. » Le lecteur doit même se rappeler les graves conséquences de cet état pour le sort futur de la personnalité humaine ; il s'agit ici, non d'une simple expression analogique, mais bien d'une réalité des plus sérieuses.

Notre évolution individuelle consiste donc tout d'abord au développement de cette âme, de son existence encore embryonnaire, à une conscience toujours croissante.

« C'est alors que commence la lutte contre le déséquilibre, la souffrance, l'ardent désir, le soupir pour la Lumière et la Vérité. »

« Désormais ce n'est plus l'homme animal qui souffre,
« mais l'homme divin et humain et la Divinité qui est en
« lui. Cette souffrance annonce la première manifestation
« de la Divinité, l'éveil du non-être à l'être. Dorénavant,
« l'âme devient de plus en plus consciente de ce qu'elle
« pourra être. »

« L'homme qui arrive à cet état d'évolution est psycho-
« intellectuel » ; jusqu'à ce qu'il y soit arrivé, il ne peut
« guère rien faire d'efficace pour l'amélioration de l'Huma-
« nité ou pour la manifestation de la divinité (1) ».

Mais quoi donc faire encore pour arriver à cet état ? Quels en sont les premiers pas et les étapes successives à partir de notre situation actuelle? La Revue nous l'a dit nettement aussi:

« Ce qui incombe le plus immédiatement à l'Homme Psycho-intellectuel est son propre développement en vue de préparer l'individualisation de l'intelligence, et par là, de se rendre apte à tenir dans le Cosmos de l'Etre son rôle de développateur suprême. »

(1) *Revue Cosmique* de février 1904, p. 124.

« La première condition de cette individualisation de l'intelligence est l'unification de soi-même. »

« Pour atteindre ce but il doit être véritablement libre, ou cosmique : L'unification de l'être dépend de la souveraineté de la raison, sans laquelle l'homme reste influencé par les impulsions, les passions, les désirs, les sensations variées de son être composé. »

« Cette souveraineté n'est pas celle d'un tyran ; elle est semblable à celle d'un père, d'un guide, d'un conseiller, d'un protecteur. La première nécessité pour l'établir est la substitution de la connaissance à la croyance aveugle, qui implique le manque de connaissance. »

« Quant au dressage pratique pour cette unification de soi il consiste premièrement dans l'équilibre de notre être nerveux (1). »

Voilà un programme très clair. Il montre au début du développement en psycho-intellectuel un double effort : se rendre maître de ses passions et perfectionner la connaissance. De ces deux exercices, le premier est le plus pressé, car le désordre nerveux ne trouble pas seulement la volonté active, il s'oppose aussi bien à l'acquisition de la vérité en déséquilibrant le jugement.

« Quand la conception n'est pas pure, la philosophie qui se base sur elle est obscure ; la science basée sur la philosophie est erronée et la pratique de cette science devient dangereuse. Il est bon de commencer par la réformation énergique et persistante de la pratique, de l'habitude ou de la coutume. »

Pénétrons donc plus avant dans cette phase du développement psycho-intellectuel nous en trouvons encore les détails dans la *Base de la philosophie Cosmique*.

« Le premier moyen pratique de commencer l'évolution de l'individualité nerveuse est de désirer, de vouloir avec persistance l'isoler de l'influence souvent déséquilibrée de

(1) *Revue Cosmique* de février 1905, p. 67 et 68.

l'âme des sens, pour l'amener sous le contrôle de l'âme intellectuelle et, ainsi, peu à peu sous le contrôle de la mentalité. » Et, dans la pratique, la première réalisation de ce désir doit être la surveillance rigoureuse du geste, c'est-à-dire des paroles aussi bien que des actions. *La victoire sur ces manifestations n'est jamais impossible*, seulement elle exige souvent un long entraînement ; il y faut le temps et la patience :

« Saül de Tarse, citant les paroles d'un philosophe du passé, dit : « Par votre patience, vous possédez vos âmes ». Un homme du passé termine ainsi une lettre à un disciple : « Que la patience vous perfectionne pour l'œuvre. »

Or la patience entraîne la souffrance, « ces deux mots ont la même origine ; en fait, la discipline de soi nécessaire pour l'équilibre de l'être nerveux entraîne toujours plus ou moins de souffrance ». Mais le disciple doit s'habituer à la pensée que suivre la voie de l'Intuition « n'est nullement un titre d'honneur. »

La philosophie cosmique nous recommande de commencer cette évolution par la partie la plus matérielle du geste, d'abord pour que notre déséquilibre cesse déjà d'être apparent pour les autres et ne leur soit pas nuisible, ensuite par la raison que « la manifestation étant la loi suprême, là où telle ou telle manifestation est supprimée, ce qui désirait se manifester est affaibli ou détourné dans un autre canal (1) ; c'est du reste un premier acte de domination de la raison.

En second lieu, il faut s'exercer à régler intérieurement les passions, les désirs et les impulsions. Il faut, pour y réussir mieux, nous souvenir d'abord que « nous sommes « le revêtement de l'Holocauste, le suprême Kèves, l'alpha et l'Oméga de la patience, et que chaque victoire gagnée sur la pensée déséquilibrée aide à réaliser le plan du Divin Equilibrateur (2). »

(1) *Revue Cosmique* de février 1905, p. 71 et 72.
(2) *Revue Cosmique* de février 1905, p. 71 et 72.

Il faut songer aussi au mal que ces pensées désordonnées peuvent faire en nous » ; elles sont perceptibles aux êtres les plus précieux de notre entourage, les sensitifs, qui voient ou sentent les émanations de la pensée ; souvent ces désordres sont reçus et il y est répondu aussi sûrement ou beaucoup plus promptement qu'aux pensées équilibrées parce que ceux qui ne sont pas évolués ont ordinairement plus d'affinité pour le déséquilibre que pour l'équilibre.

D'autre part la mentalité devra être travaillée spécialement dans le but de substituer progressivement la connaissance à la foi. Il est nécessaire à ce propos, de s'entendre nettement sur le sens de ce dernier mot. L'acquisition de la connaissance exige une certaine croyance préalable qui oriente les recherches de notre intelligence, mais outre que cette croyance est provisoire étant destinée à être contrôlée par l'entendement, elle n'est pas de même nature que la foi. Celle-là consiste dans un abandon complet de notre raison à une affirmation étrangère, la croyance préalable à la connaissance en est, au contraire, l'exercice le plus délicat ; elle consiste réellement dans l'intuition de la vérité cherchée, elle est comme une sorte de flair par lequel nous recherchons la direction où elle peut nous apparaître.

L'exercice de la mentalité consiste dans la méditation sur un sujet préalablement choisi et nettement posé ; il exige comme première condition, l'exclusion soigneuse de toute pensée qui ne se rapporte pas à ce sujet et nous survient dans l'esprit.

La méditation nous accoutume à faire retentir jusque dans l'âme des sens tous les préceptes de la mentalité : tandis que l'entraînement d'équilibre des sensations établit le rapport entre l'être psychique et l'être physique ; accomplissant ainsi l'unité de notre être et l'individualisation de l'âme.

Ces exercices primordiaux ne sont pas les seuls qui soient prescrits aux psycho-intellectuels.

Il leur est encore nécessaire de se grouper et de se dis-

poser en ordre hiérarchique. Cette union n'est pas seulement indispensable dans leur communication future avec l'invisible, elle leur est déjà très utile pour l'entrainement préalable qui vient d'être décrit : « En union hiérarchique, ceux dont la force de volonté ne répond pas à leur sincère et loyal désir peuvent être aidés par l'infusion des forces, jusqu'à ce qu'ils gagnent eux-mêmes la force qui leur est nécessaire.

En troisième lieu les psycho-intellectuels ont à travailler à la restitution en eux des sens supérieurs atrophiés, et au développement de leur propre aura afin de profiter des secours supérieurs indispensables au développement complet de l'Homme. Sur ce sujet, les articles précédents ont donné toutes les explications nécessaires ; il serait superflu d'y revenir (1).

C'est alors qu'ils pourront espérer participer utilement à l'amélioration de l'Humanité ou la Manifestation de la Divinité par des œuvres plus avancées, telles que la régénération de la dualité d'être, la protection des sensitifs, l'exploration de l'invisible, et autres opérations dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici.

(1) Voir la *Revue Cosmique*, n° d'octobre et de novembre 1904.

(*A suivre*).



LES VISIONS DU ROYAL NÉOPHYTE

(*Suite*)

CHAPITRE XVII

KHAN TOB

Dans le neuvième mois de la sixième année de son Initiation, le Royal Néophyte reposa pendant sept jours, par nécessité, en raison de sa prostration physique ; le troisième jour, nous nous assîmes ensemble sur le banc de l'est du Soongari, en regardant les eaux couler lentement vers la mer. Après un long silence, Ai dit : « Ma pensée est avec Khan Tob, et là où est ma pensée, je voudrais être aussi. » Ainsi il passa dans l'état de repos dans lequel il pouvait remplir son désir et voici ce qu'il vit et entendit.

Dans une étroite rue, dans le quartier de l'ouest d'une cité traversée du long fleuve du Digleth, est une chambre carrée d'environ deux mètres cubes ; au dehors et autour de la porte d'entrée, sont accrochés beaucoup de petits paquets de simples ; sur des planches, à l'intérieur, sont rangés des flacons et des boîtes ; aux extrémités du comptoir bas, il y a des épices communes variées. Sur un petit tapis carré, sur le plancher, derrière le comptoir bas, s'asseoit Khan Tob, vêtu d'un long vêtement lâche, rapiécé, à capuchon, et portant sur sa tête une calotte propre mais bien usée. Il est seul, car l'enfant qui était avec lui lorsqu'il habitait pendant un temps la ville dans laquelle Arayah le rencontra, était un des jeunes garçons parmi lesquels il espérait en

trouver un qu'il pourrait adopter et initier dans les profondeurs de sa connaissance ; mais aucun jusqu'ici n'avait pu satisfaire ses désirs ; il les avait dotés selon leur position, et ramenés d'où ils étaient venus. Or Khan Tob n'avait pris aucune passive, d'abord parce qu'il n'en avait pas trouvé, pendant sa longue vie, une avec qui il eût de l'affinité, ensuite parce que, restant libre et n'appartenant qu'à lui seul, il pouvait défier des êtres adverses et encourir des dangers avec un plus grand courage et sang-froid qu'il n'aurait pu le faire, s'il eût été précieux à une femme et à des enfants. Néanmoins il souffrait intensément, parfois, de l'isolement et cherchait toujours quelque enfant néophyte à qui non seulement il pourrait donner sa connaissance, mais sur qui il pourrait verser sa tendresse renfermée.

La vie de Khan Tob était une vie de solitude presque complète ; sauf les gens peu nombreux qui venaient acheter ses simples et ses épices, à peine personne ne lui parlait, car désirant demeurer entièrement inconnu, il passait pour un homme pauvre et sans instruction.

Le soir arriva et personne n'était entré dans son bazar, à l'exception d'un vieillard qui avait acheté pour quelques coquilles un gateau d'épices pour son petit enfant. Las et le cœur triste, il se leva et commença à remettre les épices dans les tiroirs et se préparait à fermer le bazar, lorsqu'il fut surpris par le son d'une voix basse, derrière lui, qui l'appela par son nom : « Barashino, Barashino ». Se tournant rapidement, il aperçut un adolescent, d'une surprenante beauté ; il ne l'avait jamais vu auparavant, mais il ressentit pour lui un pathétisme si grand qu'impulsivement il l'embrassa chaleureusement. C'était l'INITIÉ.

Khan Tob dit :

« Je ne sais d'où ni pourquoi vous êtes venu, ou qui vous êtes, mais en vérité vous êtes le bienvenu quand même et je vous aime bien ».

L'adolescent répondit :

« Rien n'a une valeur comparable au pathétisme : c'est

pourquoi je vous remercie. Je suis venu pour remplir une mission relative au fils d'Aba et d'Ama et l'ayant remplie, je retourne d'où je suis venu. Pendant mon séjour, j'ai acquis quelque connaissance d'une matière qui vous intéresse profondément et vers laquelle votre être, à la fois l'intellectuel et le pathétique centralise, et c'est pour vous dire de ma bouche ce que je sais, que je suis ici. Trois fois j'ai essayé de communiquer avec vous dans la mentalité, mais une certaine concentration de votre pensée empêche cette liberté et cette expansion qui sont nécessaires pour cette compréhension mentale ».

Khan Tob répondit :

« Et vous pouvez discerner ma pensée quoique je ne sois pas en rapport conscient avec vous ? »

L'INITIÉ répondit :

« Je ne suis pas ici pour penser à moi ou parler de moi-même, mais pour vous servir. Vous êtes isolé et vous voudriez trouver un enfant néophyte, qui serait comme votre propre enfant, intellectuellement et pathétiquement. Cette pensée vous est toujours présente ; vers elle tout votre être centralise. Vous êtes superbement équilibré, ô Barashino, dans tous les états et degrés d'être ». Et comme Barashino gardait le silence il continua : « Ce que vous ne pouvez pas trouver tout formé, vous avez essayé de le former pour vous, mais vous avez rencontré des difficultés qui par expérience vous paraissent insurmontables. C'est pourquoi j'ai étudié avec vous et la connaissance qui est à moi est à vous ».

Barashino tressaillit et dit :

« Cette pensée et les expériences auxquelles elle a conduit sont connues de moi seul. Qui êtes-vous, à qui le monde de la pensée intellectuelle est ouvert, un simple garçon dont la vie se serait passée en de saints divertissements et en l'acquisition de la connaissance ordinaire et fondamentale ? »

L'étranger dit gravement :

« Pourquoi gaspiller les mots ? Il faut par nécessité que nous quittions cet endroit pour un temps. Car la concentration de la puissance de la volonté et la solitude sont essentielles à notre œuvre ».

Barashino dit :

« Ce petit endroit est à moi, de sorte que je puis l'ouvrir et le fermer, l'occuper ou le quitter à volonté. Près du cimetière ancien, et depuis longtemps abandonné, il y avait à vendre, il y a quelque temps, une grotte et un petit morceau de terrain clôturé d'un haut mur et d'une porte solide; cela appartenait à Ben Abd'el Aziz qui avait clôturé ainsi la grotte avec sa petite source d'eau douce, parce qu'un taleb lui apporta un certain vieux parchemin prouvant qu'il y avait un riche trésor caché dans la grotte. Pendant trois ans Abd'el Aziz dépensa de grandes sommes pour la découverte du soi-disant trésor qui fut diligemment recherché. A la fin de ce temps, la patience lui manqua et la grotte clôturée fut mise en vente pour le prix du bâtiment, du mur et de la porte solide ; je l'achetai et trouvai le trésor ; mais je ne l'ai pas enlevé, il est plus en sûreté dans sa cachette secrète qu'en mes deux petites chambres, dans une localité telle que celle-ci ».

L'adolescent sourit et dit :

« Votre sagesse occulte ne vous a pas fait dédaigner l'or. »

— Le temps viendra, reprit Barashino, où les nécessités de l'Homme Psycho-Intellectuel seront si facilement satisfaites, qu'il sera comme un homme libre parmi les esclaves du luxe. Mais ce qui sera n'est pas ce qui est à présent, la richesse est nécessaire à la liberté d'action, essentielle au succès. Mais c'est assez sur ce sujet. Nous porterons à la grotte les provisions nécessaires, et là nous pourrons travailler inaperçus et inconnus. Quant à cet endroit-ci, ce ne sera pas la première fois que j'aurai écrit *absent* sur la porte fermée.

∴

Neuf jours s'étaient écoulés depuis l'entrée du grand occultiste et de l'INITIÉ dans la grotte. Pendant ce temps, Barashino avait émané son être intellectuel et concentré son aura intellectuelle jusqu'à ce que celle-ci resplendît comme un soleil de radiante lumière saphirine, ayant pour centre ce qu'elle cachait à la vue. Alors, dans le repos, l'INITIE attira dans sa lumière d'aura cette passivité qui est un constituant de la matérialité atomique et cellulaire, dans tous les degrés de la densité. Ainsi par leur puissance et leur connaissance unie, ils formèrent, à la similitude de Barashino, un enfant qui paraissait âgé de neuf ans, un enfant formé non pas comme sont formés les petits des mammifères, mais comme une conception intellectuelle matérialisée. Lorsque Barashino eût serré l'enfant contre sa poitrine, dans la plénitude de sa joie et de son bonheur sans bornes, il dit :

« O vous, plus grand qu'aucun de ceux que j'ai vus pendant ma longue vie, ô prince de la sagesse occulte, comment vous remercierai-je, comment vous bénirai-je, vous qui m'avez donné tout le désir de mon être ? »

Mais nul ne répondit, et se tournant avec l'enfant dans ses bras, il se trouva seul. A la hâte, il courut vers la porte dans le haut mur ; elle était étroitement fermée, et sur le rebord du rocher reposait la clef que nul n'avait touchée. Alors il remplit avec de l'huile la lampe à la clarté affaiblie en disant : « Puisque la porte est fermée, l'adolescent doit être encore dans la grotte, peut-être qu'il est très fatigué et qu'il dort. » Comme il cherchait, il trouva sur le sol une bande de parchemin sur laquelle était écrit dans les caractères du quatrième voile : « Au troisième jour, emmenez le trésor et l'enfant à l'Ile Sainte, et là reprenez la place qui est de droit la vôtre. Car le temps du groupement est proche, et nul ne peut en justice s'écarter. Dans les eaux cristallines préservatrices, vous trouverez de moi ce que, en raison de sa densité, je laisse pour un temps, afin de retourner aux armées qui m'attendent au-delà de l'abîme. Veillez

à ce qu'il ne soit pas molesté, de sorte qu'à l'époque de la Restitution, lorsque je viendrai avec les miens pour lutter pour Un qui est plus grand que moi, « le fort en droit et qui résiste aux sens », je puisse rentrer dans ce corps, le ressusciter et être la Résurrection et la Vie de ceux qui me suivent ».

Barashino trembla d'agitation, et comme l'enfant s'éveillait, encore une fois il le serra contre sa poitrine en disant :

« Sais-tu qui est celui à qui nous devons ton être et notre bonheur ? »

L'enfant répondit :

Dans le sommeil, j'entendis sa voix, et il me disait :

« Allez à l'Ile sacrée et demeurez-y pour que vous puissiez préparer le chemin pour le Royal Néophyte, Ai le fils d'Aba et d'Ama. »

Et Barashino dit :

« Mais le nom dont il est appelé ? »

L'enfant répondit :

« C'est Ad-Ad. C'est le Pré-éminent ».

*
* *

L'ÉVOCATION

Or la nuit suivante, comme l'enfant dormait, il parlait en disant :

« Dans le lieu devant la grotte je vois une lumière longue et étroite. »

— « De quelle couleur est la lumière ? »

— « D'une couleur rouge claire, se nuançant en lumière argentée en haut et en ce qui pour moi est obscur en bas ».

— « Veux-tu que nous allions voir ce que c'est ? »

— « C'est pour cela que nous reçumes le conseil de ne pas nous en aller d'ici avant le troisième jour ».

— « Dans l'obscurité de la nuit, nous irons ensemble et examinerons cette lumière ».

Lorsque la nuit fut venue, le vent soufflait en tempête, de sorte que les feuilles des palmiers étaient agitées çà et là, et partout on entendait le son des vents qui soufflaient avec des bruits parfois tels que des gémissements, des cris stridents et des sanglots. Comme ils traversaient l'ancien cimetière, l'enfant qui tenait la main de Barashino dit : « Je vois au-dessus des fosses beaucoup d'êtres semblables à vous-même pour la forme ; ils se tiennent debout et immobiles, ou se glissent cà et là sans bruit, ou quittent cet enclos et s'en vont où je ne peux les voir. Cependant ils n'étaient pas visibles, lorsque je vis en premier la lumière, et je ne les ai pas vus jusqu'à ce que nous soyons entrés dans ce lieu ».

— « Ces êtres ont-ils des états d'être comme je les ai moi-même ? »

— « Non, et je vois que ces formes extérieures cachent d'autres êtres, souples et bruns, qui se ressemblent les uns aux autres à un point tel que je ne pourrais les distinguer les uns des autres ; mais les formes extérieures varient. »

Alors Barashino sut que ces êtres à une seule similitude n'étaient pas humains, et il devina qu'ils étaient des habitants de la région nerveuse qui s'étaient vêtus du sous-degré du degré nerveux des séparés, qui étaient restés avec leurs corps nervo-physiques conservés.

Alors il dit à l'enfant : « Regarde bien. Vois-tu aucune chose différente dans l'atmosphère de cet endroit à travers duquel nous sommes passés et celle devant nous dans l'endroit où nous ne sommes pas passés ? »

— « Dans l'atmosphère que nous venons de traverser, il il s'est répandu de vous une certaine chose, de couleur rouge violet, qui est pleine de matérialité, et ce n'est que dedans que je vois ces formes ».

Ainsi Barashino sut que ces êtres ne pouvaient devenir sentientables pour l'homme que par l'intermédiaire de l'homme, et dans son aura.

Barashino tenant la main gauche de l'enfant dans sa main droite, ils allèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils arrivè-

rent à un certain endroit, vers lequel l'enfant les conduisait. Alors Barashino dit :

« C'est bien ce que j'avais pensé, le lieu de repos du porte-hotte de Dieu ».

Alors il fit entrer l'enfant dans l'état nerveux, par l'extérioration, et l'engagea à lui dire tout ce qu'il sentientait.

Se tenant debout, auprès du lieu de repos, son visage vers l'est, Barashino dit :

« Enfant de la captivité, voyant qui avez vu, au bord du fleuve, des visions merveilleuses, si vous le pouvez, entendez moi, répondez moi, car je vous évoque non par aucun vain propos, mais par le désir de posséder une connaissance qui peut être utile, dans les mains des Initiés, pour la sûreté et le bien-être de l'homme ».

L'enfant dit :

« Aucune voix ne répond à vos paroles, et il n'y a aucun changement, sauf qu'en la forme que je vois, qui est celle des ossements d'un homme bien conservés, il y a comme un éclaircissement, mais je devine que ceci est causé par votre présence, et je ne pense pas que vos paroles soient entendues ».

Alors Barashino se pencha sur l'enfant, et le baisa en disant :

« Comme il est beau, ce pouvoir de formation intellectuelle revêtue des états matériels. *Etre formateur d'homme à volonté voici le triomphe suprême de l'art psychique.* Ce qui reste à prouver est ceci : Puis-je le faire sans aide ? Si oui, que ne me dévoilera l'avenir ? Pas à moi seulement, mais à l'homme divin et humain intégral, car à mesure que les formations des hostiles sont désintégrées, la matière dont elles sont formées, peut être intellectualisée, vitalisée et reformées, selon le pouvoir d'évolution de leur formateur. Ainsi l'homme possédera véritablement le pouvoir de subjuguer, de remplir et de dominer l'Azerte. »

Ayant appelé l'évoqué trois fois sans effet, l'évocateur sut que l'état d'être qui, matérialisé dans une aura humaine, pour-

rait être en rapport avec l'homme et entendre sa voix évocatrice n'était pas en conscience active. Alors il concentra sa volonté fortement, et dirigea sa puissance en haut et vers le sud-ouest ; après quelque temps, l'enfant dit :

— « Je vois ce qui émane de vous traverser, comme un grand tube, une obscurité dans laquelle se meuvent d'innombrables formes que je ne puis pas discerner clairement. En garde! en garde! » Au cri d'avertissement de l'enfant, l'évocateur retira son aura de puissance qui l'entourait comme un dense brouillard violet ; néanmoins il éprouva une si violente secousse que ce fut avec une grande difficulté qu'il se retint de tomber. Alors il dit avec calme : « Ce n'est pas la première fois que nous nous sommes combattus ; cependant je suis toujours le vainqueur ».

Une voix sortant d'un ovale d'obscurité qui bordait son aura répliqua : « Votre force a été dans votre indifférence à l'égard de tout ce qui vit. Sages étaient ceux de l'ancien temps qui à moins de jouir de l'équilibration de l'être, restaient comme vous-même absolument libres ; mais à présent tout est changé ; de toutes les fibres de votre être, qui sont en pathétisme avec ce qui est passif, vous êtes attaché à cet enfant qui est seulement en partie de votre propre être, mais aussi le chef d'œuvre de votre art. Ainsi en me combattant, vous craindrez que je ne fasse du mal à cet enfant et la crainte même vous affaiblira. »

Barashino ne répondit pas, car il ne s'écartait jamais de la vérité, en pensée, en parole ou en action et il sentait que l'hostile avait dit vrai. Mais même comme il se tenait debout, silencieux et inquiet, il émana de l'enfant une lumière arc en ciel pénétrant tout, et comme elle l'environnait, sa force était renouvelée et ne lui manqua point pendant les trois heures de lutte au bout desquelles il prévalut contre tous les êtres hostiles qui cherchaient à empêcher l'efficacité de son évocation. Dès que personne lui fit plus opposition, il émit sa puissance comme auparavant, et l'enfant dit : « A présent, comme un tube violet rouge, pour la

deuxième fois, je vois votre puissance traverser la multitude mouvante de formes indistinctes ».

— « Et alors ? »

— « Elle est perdue dans une brume de teinte rosée, de sorte que je ne peux pas la discerner. »

— « Repose-toi jusqu'à l'état dans lequel tu pourras la suivre ».

— « Elle entre dans la brume rosée mais ne la traverse pas ».

— « Bon ».

Barashino, une fois encore appela : Icheskel ! Icheskel ! mais il n'y eut aucune réponse que lui-même ou l'enfant put entendre.

— « En repos, passe à travers le tube violet, entre dans la brume rosée et trouve celui qui autrefois habitait ce qui repose dans la lumière et qui s'éclaircissait dans mon aura. Conduis-le ici, éveillé ou endormi, peu importe. »

Une heure s'écoula ; puis l'enfant dit :

« J'ai conduit celui que vous m'avez envoyé chercher, par le tube de violet qui tremblait d'une violente perturbation, au moment où nous revenions ensemble, mais sans être endommagé. A présent, cet être a besoin d'être revêtu dans les degrés de densité qui le mettront à même d'entrer dans la forme osseuse et d'établir rapport avec nous par ses filaments ondulants, qui s'éclaircirent dans votre lumière d'aura ».

— « A moi d'infuser la force active ; à vous d'infuser la force passive dans les filaments que vous discernez pour que, de cette façon nous revêtions ensemble la charpente osseuse de ses degrés d'être physiques et fournissions ainsi les quatre degrés de l'état nerveux : car l'évoqué est venu du lieu de repos des âmes. »

— « Comment le ferai-je ? »

— « Tu n'as qu'à te reposer dans la paix et le bonheur : c'est à moi et non à toi qu'il appartient d'agir et d'oser ».

Deux heures après minuit, Icheskel se leva et se tint debout, face à face, avec Barashino, qui lui dit :

« Avant de quitter ce lieu, je désirais d'un grand désir communiquer avec vous. Plusieurs fois, depuis que je demeure dans cette cité sacrée, j'ai essayé de le faire, mais bien que plusieurs fois des êtres assumèrent votre similitude et parlèrent d'évènements arrivés pendant votre séjour sur la terre, je prouvai qu'ils n'étaient que des imposteurs, qui avaient assumé votre similitude pour leurs propres fins. C'est pourquoi je me suis déterminé à recourir à la suprême évocation, et maintenant voici que vous êtes ici, vous et pas un autre ».

L'Evoqué répondit :

— Emmenez-moi, je vous prie, de ce lieu en un endroit où je pourrai manger, boire et me reposer. Après quoi nous confèrerons ensemble.

Barashino, portant dans ses bras l'enfant qui dormait profondément, et Icheskel allèrent ensemble à la grotte, et lorsque Barashino eût fermé à clef la porte solide dans le mur, dans la grotte il étendit des couvertures par terre et quand Icheskel eût mangé du pain, bu du vin et se fut rafraîchi, il se coucha et reposa en sommeil : Barashino veilla sur lui, jusqu'à ce qu'il s'éveillait, au moment où la première étoile apparaissait. Alors il dit :

— « Ce que vous avez fait n'est pour moi nullement une nouvelle chose, car autrefois, comme je me reposais en sommeil, quelqu'un m'emporta au loin et me déposa dans une vallée pleine d'ossements secs. Il était vêtu d'un vêtement blanc, et autour de lui, il y avait une lumière semblable à l'arc en ciel, lorsque le soleil brille sur la pluie qui tombe. Il me conduisit quatre fois autour de la vallée aux ossements secs, de sorte qu'ensemble nous l'entourions d'un cercle et il dit : « Voulez-vous que ces ossements secs soient revêtus de nerfs, de muscles et de chair, et que le souffle de la vie entre dans les corps pour qu'ils vivent ? Voulez-vous aussi que tous les états d'être dans leur ordre

de densité, rentrent dans leur corps ? Si oui, travaillez avec moi pour cette construction. »

Je demandai :

« Comment travaillerai-je ainsi, vu que je ne suis qu'un porteur de hotte ? »

Il répondit :

« Par l'infusion de votre force passive, vous m'aiderez et ferez vivre ces ossements desséchés, et dès que j'eus fait selon sa parole, j'entendis un son tel qu'un craquement partout dans la vallée, et je vis les ossements se joindre aux ossements, jusqu'à ce qu'ils fussent tels qu'ils avaient été pendant la vie des corps. Alors les muscles, les nerfs et la chair les revêtirent. Et du nord et du sud, et de l'est et de l'ouest leur fut apporté le souffle de la vitalité, et ils vécurent comme jadis. Alors tous les états et degrés d'être entrèrent dans leur enveloppement, en ordre, jusqu'à ce que la vallée fut remplie d'une vaste armée d'hommes. Et la lumière d'aura de l'homme au vêtement blanc, qui était avec moi, était comme l'aura qui est autour de votre enfant ».

Barashino demanda à Icheskel :

« Et cet homme au vêtement blanc ? »

— « Après qu'il eût conversé avec moi pendant quelque temps et m'eût réconforté, il me dit : « Vous ne serez plus appelé Ben-Bzi, mais vous serez appelé « La force de Dieu », car ce que vous avez fait est une preuve de force. » Je m'éveillai chez moi, sur ma couche, et je ne le vis plus, jusqu'à ce que j'eusse subi la transition : alors sa lumière d'aura m'environna, comme je montais de raréfaction en raréfaction, dans sept degrés de moindre densité, dont trois appartenaient à l'état physique, et quatre à l'état nerveux. Je me trouvai alors dans une brume de la couleur de la topaze rose, et, sortant de l'aura avant qu'elle retournât d'où elle m'avait porté, une voix que je savais être celle qui m'avait parlé dans la vallée dit : « Reposez-vous ici, en sommeil, jusqu'à ce que quelqu'un que j'enverrai, revêtu

de l'aura semblable à l'arc qu'on voit aux cieux, lorsque le soleil brille sur la pluie tombante, vienne vous conduire hors d'ici, car puisque vous m'avez obéi et m'avez aidé à restaurer les habitants de la vallée à la vie, avant le temps de la restitution, je ne souffrirai pas que vous soyez retenu par ceux qui cherchent à altérer la perfection de l'être humain ».

« Je me suis reposé en sommeil, jusqu'à ce que sa parole fut remplie à mon égard et me voici ».

Barashino dit :

« Je pensais vous appeler seulement pour un court espace de temps ».

Icheskel répondit :

« Je sentiente que dans la ville où je subis la transition je demeurerai sept cents ans sans perte ; puis, comme celui qui me porta à la vallée des ossements m'a restauré cette nuit à la perfection d'être, de même il me restaurera maintes fois s'il le faut, jusqu'à l'époque de la Restitution ».

Barashino s'émerveilla et resta silencieux pendant longtemps. Puis il dit :

« Et les prophéties que vous m'avez faites ? Parlez-m'en? »

Icheskel répondit :

« Une seule chose je sais avec certitude : c'est qu'un prophète a grand pouvoir sur l'avenir, et que sa responsabilité est effroyablement grande. Je soutiens en outre que tout ce qui prédit du bien ou en a prescience, est d'une origine bonne, et que tout ce qui prédit du mal ou en a prescience est d'une origine mauvaise. Un prophète prépare, selon sa puissance la voie pour le mal ou le bien ; quant à moi, désormais et à tout jamais je veillerai à préparer la voie pour l'équilibre seulement ».

— « Je ne comprends pas vos paroles vu que vos prophéties sont contre les fils de la Rectitude ».

— « Moi non plus, je ne comprends pas vos paroles, mais peut-être que, comme dans le temps de Kahi, les paroles que proféra l'hostile contre qui je luttais, m'ont été attribuées. »



— « Il en est toujours ainsi ; mais ne soyez pas troublé. Maintenant l'enfant et moi devons par nécessité partir pour l'Ile sainte selon la parole de celui qui était et qui n'est pas. Venez avec nous, car vous serez très bien venu ».

— « Non. Je demeurerai dans l'endroit où j'ai souffert ».

— « Puisqu'il en est ainsi, voici la clef de la petite maison aux deux chambres qui m'a abrité, et qui est à moi, comme cette grotte et sa clôture. Caché juste au-dessous de cet amas de pierres, il y a un trésor que j'ai trouvé. Acceptez donc de ma part la petite maison, cette grotte et cette clôture, et de l'or autant qu'il vous en faudra, ce qui n'est que juste. Car puisque vous êtes encore une fois sur la terre, je suis responsable de vous, et il est de mon devoir de veiller à ce que vous ne manquiez pas des nécessités de la vie ». Icheskel prit les clefs de la petite maison, de la clôture de la grotte et l'or qu'il lui fallait pour ses nécessités actuelles, et ayant offert à Barashino, louange, honneur et actions de grâces, il se mit en chemin pour la ville. Barashino prit le reste du trésor et le cacha dans deux sacs de fourrage en laine rayés et les mit sur le dos d'un fort dromadaire qu'il s'était procuré. Il monta sur le dromadaire, et l'enfant monta sur une jeune ânesse grise, qui marchait la tête droite, et qui était marquée de marques noires, comme un zèbre. Ainsi ils voyagèrent vers le Sud, vers l'Ile sainte.

(*A suivre*).

UN COIN DU VOILE

L'Indien. — « Pour la réalisation des possibilités, pour le perfectionnement Cosmique toutes choses sont légitimes, bien que toutes choses ne soient pas expédientes. A l'égard de Jacques et de Marceline, ce que je propose de faire est expédient pour leur propre sûreté et pour l'utilité dont ils désirent si ardemment être les instruments responsifs et effectifs. »

Marceline. — « Alors les deux hommes se levèrent, et, sous la direction de l'Indien, ils poussèrent en arrière un bloc mobile de granit et entrèrent dans l'ouverture obscure, plus bas. Je les suivis et me trouvai dans une vaste caverne arquée, entrecoupée de rudes piliers qui furent taillés dans le rocher solide, ou qui avaient été ménagés peut-être au moment de l'excavation. Les deux hommes passèrent à travers la vaste chambre en silence et entrèrent dans une petite chambre au fond ; elle était éclairée d'une douce mais claire luminosité, tandis que la vaste chambre était très faiblement éclairée. Autour de la petite chambre se trouvaient des niches, apparemment creusées dans le rocher solide : je ne pouvais percevoir que la partie supérieure de leurs arcs, à cause des lourdes tentures qui étaient devant elles et qui semblaient aurisées de manière à rendre invisible ce qu'elles cachaient. Les deux hommes s'approchèrent d'une niche dont la tenture fut écartée ; cette niche est à main gauche en entrant dans la petite chambre.

L'Indien. — « Voici le lieu de repos de ceux que nous pouvons ainsi préserver, et qui ne seront ni touchés par le temps ni par le déséquilibre, même jusqu'à la fin du temps, si nous le voulons. »

Jacques. — « Et puis ? »

Marceline. — « Et puis je me suis éveillée, froide et tremblante, et je vous appelai. O la joie de sentir ma main dans la vôtre ! »

Jacques. — « Peut-être ce ne fut qu'un rêve. »

Marceline. — « Non ! Ne vous souvenez-vous pas combien souvent, récemment, ils nous ont parlé ou ont parlé devant nous des temples cavernes cachés du Mexique, et de l'ancien savoir occulte, précieusement transmis oralement, qui existe encore parmi le peuple vaincu ? Ne vous souvenez-vous pas comment il n'y a que peu de temps vous avez exprimé votre intention d'aller explorer les lieux qui étaient indiqués, et comment ils proposèrent de nous ac-

compagner pour que vous sachiez où trouver ce que vous cherchiez ? »

Jacques. — « Ce n'est pas une preuve. N'essaient-ils pas toujours de satisfaire ma soif inextinguible de connaissance ? »

Marceline. — « Ne retournons pas à leur demeure, fuyons. »

Jacques. — « Pourquoi fuierais-je ? Même un oiseau sensé évite le filet qu'il a vu tendre. Ma pensée est d'aller au Mexique avec eux, pour explorer ce lieu de votre vision ; je donnerais beaucoup pour savoir quels sont ceux qui dorment derrière les tentures, et une fois que nous saurions où ils sont nous pourrions y retourner seuls, et peut-être je pourrais vous mettre en rapport avec eux, et par eux avec le passé lointain, tel qu'il était sentienté par ceux des temps d'autrefois, dont les enveloppements extérieurs sont non seulement préservés, mais vivent.

A part ceci nous n'avons aucun moyen de fuir, même si nous le voulions. »

Marceline. — « Pourquoi ? »

Jacques. — « Pour la raison très pratique que Praapati ne m'a pas confié les moyens de vivre qu'il promit à notre départ et que, malheureusement, les jours légendaires ou les hommes étaient transportés çà et là, simplement sur leur désir, ne sont plus et que nous sommes obligés de dépendre des moyens de locomotion qu'il faut payer en monnaie du pays. »

Marceline. — « C'est vrai, et ceci me rappelle que sous le sol de la chambre souterraine, non loin de la pierre mobile, je vis une radiance bleu foncé vacillante et faible, mais assez brillante pour me révéler une amphore très ancienne, pleine de gemmes de prix qui furent apparemment séparées en hâte des bijoux qu'elles ornaient, car çà et là des morceaux d'or de la sertissure y restaient attachés. »

Jacques. — « Ceci ouvre un champ d'intérêt d'un autre genre et me détermine encore davantage à accompagner nos hôtes dans ce voyage d'exploration ; si nous pouvions posséder cette amphore, nous ne serions obligés de recevoir l'aumône d'aucun homme. Vous avez froid, ma Marceline, retournons à la maison. Il y a maintenant trois jours que nos hôtes sont partis sans dire où ils allaient, ce qui, du reste, n'était nullement notre affaire, et que dans trois jours sera venu le temps qu'ils ont fixé pour leur retour. Ecartez donc toute anxiété et tous sombres presages. Nous ne sommes pas des enfants qui n'ont pas d'expérience de la vie, mais, ayant retenu la mémoire, nous connaissons les profondeurs de nos aptitudes à souffrir et à ressentir la douleur. Etre prévenus c'est être armés par avance. »

∴

Marceline et Jacques se tiennent debout, près de la face extérieure de la pierre mobile qui sépare l'ancien temple de la caverne des dormeurs.

Marceline. — « Ce n'était pas un rêve que je vous avais raconté. Aussitôt que nos gardiens nous quittèrent, je vous guidai directement vers cet endroit, comme si j'avais connu le chemin il y a longtemps, peut-être dans des vies terrestres qui se sont évanouies de ma mémoire, à moins que quelque cause extérieure ne l'éveille. »

Jacques. — « C'est vrai, vous avez trouvé l'étroite entrée vers laquelle aucun sentier ne conduisait, et chaque détail confirme l'exactitude de votre vision ; mais à présent que nous sommes ici et que notre objet est de trouver le trésor qui gît caché dans la chambre souterraine, au-delà de cette pierre, la question qui est d'immédiate importance est : Etes-vous capable de soulever la pierre ? »

Comme Jacques parle, il presse ses mains fermement contre la partie basse de ce qui paraît être un bloc de granit d'environ un mètre de largeur et de deux de hauteur ; la partie basse de la pierre tourne en arrière et la partie supérieure tourne en avant, jusqu'à ce qu'elle se balance horizontalement.

Jacques. — « Il y a peu de sûreté dans une pareille entrée que toute personne qui entre dans le temple peut ouvrir simplement en s'appuyant contre elle. »

Marceline. — « Je ne comprends pas. Dans ma vision je vis l'Indien ôter la pierre plate près de laquelle je me tiens debout et pousser en arrière un lourd et long verrou. »

Jacques. — « Il n'y a aucune cause d'étonnement en cette circonstance, nul doute que lorsque ceux que vous avez vus entrer quittèrent la caverne intérieure, ils ne pensèrent pas qu'il valait la peine de fixer à nouveau le bloc, puisque personne autant qu'ils le savaient ne trouverait en toute probabilité l'entrée du temple, et puisqu'ils avaient l'intention, si vous avez bien entendu, de retourner ici en portant nos formes inconscientes avec eux. »

Marceline. — « Retournons. Allons vers le plus proche port, et peut-être pourrons-nous obtenir en travaillant notre passage à travers la mer dans le premier navire qui part pour l'Europe ; vous savez faire tant de choses, et moi, eh bien ! je puis jouer de la harpe, chanter et soigner les passagères s'il le faut. »

Jacques. — « L'idée de partir d'ici sans examiner ce qui est en avant et sans nous assurer le trésor qui est à notre portée, est impensable. Je vais entrer là dedans ; si vous

avez peur, restez où vous êtes, ou bien retournez à l'entrée du temple et attendez-moi. »

Marceline. — « Non. Si vous ne voulez pas retourner avec moi, j'irai avec vous »

Jacques en se penchant passe sous la pierre balançante qui oscille, il entre suivi par Marceline.

Jacques. — « Savez-vous l'endroit exact où la vieille amphore est enterrée ? »

Marceline. — « Oui. A gauche, à quelques pas seulement de l'entrée, il doit y avoir un court passage qui pourrait autrefois avoir conduit par un chemin secret au temple, mais qui, maintenant, paraît se terminer dans le rocher solide. Au côté gauche, au milieu de ce passage, tout près du mur, se trouve l'amphore enterrée ; je voyais au-dessous des débris et de la poussière accumulée une petite pierre carrée qui couvrait l'amphore. »

∴

Arrivé au lieu indiqué par Marceline, Jacques se penche et, prenant de son panier une petite pioche et une truelle, ôte les débris.

Jacques. — « C'est vrai, voici le carré de pierre mais il faudra du temps pour le déplacer ; il paraît être fermement cimenté. »

Comme il travaille avec un marteau et un ciseau, la pierre balançante semble perdre son équilibre et se ferme lentement et sans bruit. Graduellement, l'air de la chambre faiblement éclairée assume une teinte carminée et un parfum exquis.

Jacques. — « Vous avez raison ma bien-aimée, regardez, voici l'amphore. »

Il monte l'amphore et, étendant un mouchoir par terre, vide dessus son contenu.

« Quelles magnifiques gemmes ! elles valent la rançon d'un roi, rien à craindre de la pauvreté maintenant, ma Marceline. Quel exquis parfum ! je ne l'ai pas perçu à notre entrée. »

Marceline. — « Il semble venir du fond de cette vaste chambre, là où il y a une lumière de couleur rose qui fait voir les lignes d'une entrée arquée. Regardez là-bas. »

Jacques. — « Je la vois clairement. Sans doute elle conduit à l'endroit où vous avez vu l'Indien indiquer notre futur lieu de repos. A présent que nous sommes indépendants, je ne crains rien, allons examiner ce lieu de repos dont tant a été dit, dont si peu est connu. »

Marceline. — « Retournons plutôt à l'air pur d'en haut ; si exquis que soit ce parfum, il y a en lui un étrange effet, à la fois d'excitation et de désir de dormir. »

Elle met ses mains subitement sur le bras de Jacques : « Regardez ! regardez ! la pierre s'est fermée. »

Jacques. — « Pas le moindre du monde, je n'ai qu'à monter sur une des pièces de rocher qui ne manquent pas et à pousser en arrière le sommet de la pierre balançante jusqu'à ce qu'elle oscille. »

(Comme il parle ainsi il marche rapidement vers l'arc de lumière rosée et Marceline le suit).

Marceline (comme ils s'approchent de l'entrée arquée). — « Revenez en arrière, Jacques, revenez en arrière, je suis accablée du désir irrésistible de dormir ; j'entends une étrange musique, je vois d'étranges mais belles formes flottantes. »

Jacques se tournant met son bras fermement autour de Marceline qui repose sa tête sur son épaule et tombe en lourd sommeil. Il l'enlève dans ses bras et est sur le point de la porter vers la pierre balançante, mais en le faisant une vapeur chaude à parfum doux sort de la chambre intérieure et il n'a que le temps d'étendre Marceline sur le plancher avant de s'endormir profondément.

Praapati et l'Indien viennent de la chambre intérieure, la « chambre de repos », leurs bouches et leurs narines sont couvertes de gaze bleue préparée de façon qu'ils peuvent respirer l'air chargé de parfum avec impunité.

L'Indien met à nu le bras gauche de Marceline et injecte au bas de l'épaule un liquide doré.

L'Indien à Praapati. — « Mettez votre main sur son cœur. »

Praapati. — « Je ne sens aucune pulsation. »

L'Indien. — « Néanmoins le cœur bat et battra ainsi jusqu'à sa restitution. » (Il présente à Praapati un cristal finement poli). « Tenez ceci auprès de ses lèvres et voyez s'il est terni du moindre souffle. »

Praapati. — « Aucun souffle ne ternit son éclat. »

L'Indien. — « Néanmoins, elle respire et respirera jusqu'à sa restitution. Apparemment morte, la mortalité n'a sur elle aucune domination. »

L'Indien injecte le liquide doré dans le bras de Jacques. Ils revêtent les deux dormeurs de vêtements flottants d'une pure blancheur et les étendent dans la niche que Marceline avait vue dans sa vision, au-dessus de laquelle brûlent deux lampes inextinguibles. Pendant quelque temps ils demeurent silencieux, immobiles, puis ils tirent les lourdes tentures devant la niche et sortent ensemble en silence.

⁂

L'Indien et Praapati reviennent à travers la partie vierge de la forêt.

L'Indien. — « Vous avez l'air troublé, pourquoi ? »

Praapati. — « Parce que je ne puis pas bannir la pensée que si le secret de réveiller ceux qui dorment ainsi était perdu, ce qui pourrait arriver, puisque vous avez vous-même déclaré que des quatre à qui fut confié oralement cet art, vous seul êtes sur la terre, alors moi qui suis de *l'Ordre de la Vie* et qui estime la vie sacrée, j'aurais participé à ce qui est presque allié à la transition d'êtres humains. »

L'Indien (après un temps de silence). — « C'est vrai, il est grand temps que je confie ce que j'ai reçu à quelque homme, pourquoi ne serait-ce pas à vous ? Cette nuit même, après que nous aurons mangé et bu ensemble, je vous communiquerai ce secret. »

L'heure du coucher du soleil.

L'Indien et Praapati, de Bagdad, sont assis ensemble devant l'habitation de l'Indien.

L'Indien. — « Je vous ai confié ma connaissance de la manière d'endormir profondément les hommes et de les réveiller ; mais vous ne m'avez rien enseigné quoique vous soyez de la cité sacrée qui est pleine de la sagesse occulte. »

— « Que puis-je dire à Bashurith qu'il ne sait pas ? »

— « Parlez-moi de votre cité natale, parlez-moi de Bagdad. »

— « Que vous dirai-je que vous ignoriez ? voudriez-vous entendre de mes lèvres que la cité sacrée fut fondée dans le VIIIe siècle et que, dans le IXe siècle, Haroun al Raschid (le dispensateur de la justice) le plus renommé des Abbasides y régna ? Voudriez-vous entendre de mes lèvres l'histoire pitoyable de sa belle sœur, Abbassa, et de son amour pour le principal vizir de Haroun al Rashid, Giafar qu'il fit mettre à mort. Giafar avant de subir sa peine, pour avoir aimé Abbassa, parla en disant : « Le Caliph n'est plus le dispensateur de la justice. S'il eût été digne de son nom sa vie aurait été prolongée jusqu'à 88, les deux doubles clôtures; mais maintenant il ne vivra que la moitié de ce temps? »

— « Tout ceci m'est connu. »

— « Voudriez-vous que je parle du grand Caliph Mustansir et de la mosquée qu'il bâtit ? ou vous dirai-je la beauté des anciennes sculptures conservées dans la belle Mosquée de Merjaneeah ? »

— « Ces choses, je peux les entendre de la bouche d'un colporteur ambulant, qui offre sa pacotille de cuir rouge et jaune, et ses ceintures et ses mouchoirs de soie, aux couleurs brillantes. »

— « Vous parlerai-je du Tigre qui coule à travers la cité sacrée ? ou de la contrée audehors de la cité, où se trouve le tombeau de la Sultana Zobéïde, célébrée dans les Mille et une nuits ?

— Si la Tradition dit la vérité, il y repose un plus grand que Zobéïde. Dites-moi, Icheskel se demet-il véritablement du corps et le reprend-il encore ? A-t-il en vérité le pouvoir de restaurer ceux dont le souffle de la vie s'est enfui ? Vous gardez le silence ; je vous ai confié ma connaissance, pourquoi me cachez-vous la votre ? »

— « J'ai quitté la cité sacrée, le pays de ma naissance, pour venir à l'endroit où vous demeurez et j'ai appris les connaissances pour lesquelles j'ai entrepris ce voyage. Si vous voulez apprendre la sagesse d'Icheskel, quittez. vous aussi, votre propre habitation et votre pays natal, et allez-vous enquérir de cette matière. »

— « Il se peut que vous prononciez les paroles de la sagesse ; jusqu'à présent, j'ai été lié ici, à cause des dormeurs de la Caverne du repos, dont je suis le gardien ; mais maintenant vous m'avez soulagé de la moitié de cette responsabilité. Aussi je voudrais bien voyager vers la cité sacrée, et chercher à y tourner en arrière le rouleau du temps pour déchiffrer ce qui y est tracé : je voudrais bien évoquer Icheskel, soit qu'il soit en ce temps-ci homme sur la terre, soit qu'il soit parti vers des régions plus raréfiées. De plus en plus intense devient mon désir de demeurer dans la cité sacrée. »

— Allez-y donc puisque rien ne vous en empêche. Je vous donnerai un signe et un mot de passe, qui vous feront admettre non seulement dans les maisons des plus savants hommes, mais dans le cercle des Babbistes. »

— « Je vous remercie ; mais avant de me décider, il faut bien que vous me fassiez une promesse, c'est que vous ne quitterez pas ce lieu jusqu'à mon retour où jusqu'à ce que, si quelque chose m'arrivait, ou vienne à vous en mon nom et avec des preuves que c'est moi qui ai envoyé le messager. »

— « Je le promets. »

— « Cependant, pourquoi voyagerais-je ainsi, puisque je n'ai aucune preuve que l'homme Evolué, qui d'après la renommée se démet du corps et le reprend, entendra mon évocation, et même il l'entend, qu'il y réponde ? »

— « Même s'il en était ainsi, la sagesse des Babbistes ésotériques, de merveilleuse origine, ne vaut-elle pas d'être gagnée ? »

— « Qui sait ? l'Histoire ancienne parle des Babbistes comme étant de descendance royale ; l'histoire moderne en parle comme étant un parti politique dont les membres résistent aux griffes et aux dents du chat, et qui fréquemment, paient leur résistance de leur sang ; mais si la tradition est vraie, qui représente un endroit près la jonction du Tigre et de l'Euphrate comme celui où le troisième Adam



fut formé, et le côté est du Tigre sur lequel se tient maintenant la vieille cité de Bagdad, comme une borne du jardin dans lequel un DVR mit l'Adm qu'il avait formé, et si ceux qui avaient apporté des matériaux des quatre densités convenables pour la formation d'Adm se sont assemblés autour de celui-ci et ainsi ont formé la première cité à l'époque où le premier Emané, en la forme d'un Bab, entra dans la double clôture et leur offrit le fruit de la connaissance, raison pour laquelle ceux qui en mangèrent s'appelèrent Babbistes, leur origine est bien plus ancienne.

L'ancien nom de la cité sacrée, Athar Erak, un lieu où pousse l'herbage, s'accorde avec l'assertion de la tradition vulgarisée : « Elohim planta un jardin vers l'est en Athar Eden ou Adan » (*le lieu de fondement* de la race d'Adm); de même que tous les groupements hiérarchiques, les Babbistes ont trois cercles visibles qui entourent ce qui est invisible ; c'est du bab ou porte du dernier que si peu de personnes peuvent ouvrir, que je vous offre la clef. »

— « Alors je n'hésite plus. Demain, au lever du soleil, je serai en route pour la rive du grand océan qui s'étend entre moi et la cité sacrée à laquelle je vais. J'irai à ma chambre et préparerai quelques vêtements. »

— « Reposez-vous aussi car le soleil est déjà couché et le voyage que vous allez entreprendre est long. »

L'Indien se levant : « A vous la paix. »

— « A vous la plénitude du bien. »

L'Indien sort de la chambre par une porte intérieure.

Praapati. — « Enfin je serai libre, libre de chercher la connaissance au moyen de ceux dont l'Etat ou les Etats plus raréfiés sont encore dans le corps, quoiqu'ils ne montrent aucun signe de conscience ; libre, si je le veux, de ressusciter ceux qui sont apparemment morts. Digne d'être appelé Bgh-gd-ad, entrée du bonheur dans ce qui est clôturé et voilé de brume, est celui qui peut relever le voile qui cache la région nerveuse si proche de l'homme et cependant au-delà de sa sentientation. Car en vérité il sera comme la porte d'entrée du bonheur pour les millions qui se lamentent à cause de ceux qui sont passés au pays voilé de brume et de nuages. »

∴

La caverne, chambre de repos.

Praapati est assis à côté de la niche dans laquelle repose Jacques, et tient sa main dans la sienne.

Praapati. — « En vérité, je suis fortement troublé ; malgré

mon infusion de la force vitale et ma sympathie de cœur pour le dormeur, il n'entend pas ma voix, ni, autant que je puis en juger par quelque signe, ne sentiente ma présence. Aucun homme n'est avec moi et je ne ferais pas connaître l'existence de ce lieu, même si je n'étais pas lié par un serment solennel de ne le révéler à aucune personne, à moins qu'elle ne prouve qu'elle est envoyée par Bashiruth.

Comme elles sont vraies les paroles d'un sage à quelqu'un qui était grièvement troublé. « Conférez avec votre intelligence la plus élevée, en silence. » Car, en vérité, notre intelligence la plus élevée est celle qui selon sa clarté est une avec le Divin Holocauste. Quelle connaissance de l'Homme, concernant la nature et les aptitudes de l'homme peut être comparée à celle de l'Habitant Attributal, qui s'est sacrifié pour l'Etat physique dont l'homme est le chef-d'œuvre et le souverain ? »

Il s'incline sur le sol de la chambre près de la niche dans laquelle Jacques gît et se repose en contemplation. Les lampes perpétuelles jettent une faible clarté rougeâtre sur les formes de Jacques et de Marceline. Tout est silencieux.

Marceline lève la tête avec précaution, et regarde Praapati dont le visage est détourné de la niche dans laquelle elle s'étend.

Marceline. — « C'est Praapati. C'est donc sa force vitale que Jacques était incapable de recevoir, mais que j'ai reçue; la force vitale qui m'a ranimée, la force vitale pathétique dont l'infusion vaut mieux que le liquide de la restauration. O la douleur et la détresse endurées pendant le temps où j'ai été emprisonnée dans ce lieu ! Consciente de mon entourage, et cependant privée de tous signes de conscience ou de manifestation. Mais Jacques ? mon bien aimé qui est impénétrable pour la force vitale m'a ravivée, et que, si je devine juste, le liquide de restauration de Praapati seul peut restaurer ? Dernièrement l'Indien n'est pas entré ici, et Praapati n'a jamais été longtemps absent ; donc, sans doute, le secret de la diminution de la force vitale et de sa restauration a été confié par l'Indien à Praapati, et il est parti en laissant la caverne du repos à sa charge ; son désir de la connaissance au sujet des séparés est comme celui de quelqu'un qui défaille de soif pour les sources d'eaux douces, comme je désire le secret de la préparation du liquide de la restauration pour que je puisse restaurer mon bien aimé. Sans lui, à quoi me sert la vie ? Dans la vie d'autrefois, pendant nos errements dans la forêt, lorsque nous nous entretenions de notre œuvre et des mystères de la vie, Jacques me disait : « Si vous quittez le corps physique avant moi, en votre être nerveux individualisé, vous demeurerez dans mon aura protectrice et sustentatrice ; si j'étais le premier

à quitter l'enveloppement terrestre le plus dense, vous seriez pour moi ce que le phare est pour le marin, de sorte que, en entrant dans la région nerveuse, je pourrais savoir comment éviter ses écueils et ses sables mouvants, et gouverner droit vers le port de refuge que l'homme Psycho-Intellectuel y a fondé à si grands frais. En vérité, nous pensions avoir étudié tous les chemins qui conduisent vers la séparation, mais cette mort vivante, nous ne l'avions pas prévue. L'Indien, le scientiste, qui a soif de connaissance coûte que coûte, a laissé à sa place Praapati dont la force pathétique égale au moins la force intellectuelle et qui cherche la connaissance seulement dans les sentiers de la charité et de la justice ; pourquoi donc, puisqu'il est indubitable que l'Indien laissa à l'homme à qui il confia le soin de la caverne du repos, le secret de la restauration, ne s'en sert-il pas pour restaurer Jacques qui fut condamné à une mort vivante, non par nécessité ou même par utilité dans un but cosmique, mais seulement pour que celui qui nous condamna ainsi pût étudier la différence entre la condition des degrés nerveux, psychique, et mental extériorisés d'un corps nervo-physique vivant, et celle de ceux qui sont extériorisés d'un corps dont le souffle de vie était parti.

Praapati. — « Hélas ! Le subtil scientiste, en détruisant ou cachant l'essence vitale de la restauration et les constituants propres pour sa préparation, m'a laissé pratiquement avec les morts puisque peut-être par manque d'affinité, peut-être pour quelque raison occulte connue du Sutbil, Jacques est impénétrable pour l'infusion de force que j'ai offerte. »

Marceline. — « A présent je comprends. (Elle s'incline dans la niche dans sa position précédente). Mais pas pour la mienne, Praapati. »

A la voix de Marceline, Praapati se lève et se tient debout à côté d'elle.

Praapati. — « Combien est grande ma joie. En vérité, donc, l'amour est non seulement plus fort que la mortalité mais plus fort que la puissance occulte de l'homme...

... Parlez encore, laissez-moi entendre le son de votre voix, car jamais n'a résonné à mes oreilles une musique aussi douce. Si cela se peut sans violer la charité, relevez pour moi un coin du voile.

Marceline. — « A une seule condition, je vous déclarerai ma connaissance. »

— « Et cette condition ? »

— « Que vous restauriez Jacques à la vie. »

— « Je le promets solennellement. »

— « Sur quoi. »

— « Sur mon moi supérieur, qui est vêtu et manifeste

l'étincelle sacrée, dont l'intégrité est mon gage d'immortalité. »

— « C'est bien ; demandez-moi maintenant ce que vous voulez. »

∴

— « Votre degré d'être nerveux est non seulement individualisé mais accoutumé à l'extériorisation du corps vivant nervo-physique ; vous avez fait aussi l'expérience de l'extériorisation du corps dans lequel le courant vital a cessé de circuler ; quelle était la différence entre vos sentientations dans ces deux formes d'extériorisation ? »

— « Dans mes extériorisations volontaires sous la puissance pathétique et protectrice de Jacques, et aussi, antérieurement à notre union, lorsque pour un objet spécial je m'extériorisais sous le soin d'une des Intelligences libres, je sentientais un soulagement général, un sentiment de légèreté et de liberté, une grande félicité et un bonheur exubérant, comme si toute anxiété, toute incommodité toute souffrance eussent été subitement enlevées et un sentiment d'éclaircissement de l'intelligence de sorte que ma vision mentale était incommensurablement supérieure à celle de mon état normal.

Bien des fois j'ai parlé avec mes compagnes des sensations exquises que j'éprouvais lorsque l'être nerveux individualisé, pathétiquement et intellectuellement soutenu et protégé, entrait dans les régions plus éthérées. Souvent nous nous sommes entretenues de l'expérience de l'Initié qui a laissé enregistré : « Je fus pris jusqu'au troisième ciel (1) et je sentientai des choses indicibles dont il est illégitime de parler à tous les hommes. Ainsi, libérés des entraves du degré d'être nervo-physique, et cependant un avec celui-ci, nous, les extériorisés pouvons en pleine conscience parcourir le degré nerveux, psychique, ou mental de l'Etat physique, de sorte que les trois raréfactions nous révèlent leurs plus grandes hauteurs et profondeurs ; quelques uns des individualisés ainsi extériorisés pourraient aussi être en rapport avec les degrés nerveux, psychique, et mental *des Etats* plus raréfiés. »

Praapati. — « C'est vrai. Dites-moi, si vous le pouvez et le voulez, avez-vous, dans ces états plus raréfiés, rencontré des parties de votre propre être qui ont été séparées pendant les éons du temps ?

Marceline. — « Pas moi-même ; mais j'ai acquis la certitude, dans ma quiétude en ce lieu, que la principale des deux Intelligences libres qui furent avec moi dès mes pre-

(1) Le degré de la Mentalité.

miers souvenirs, était dans le passé très lointain une partie de l'être de celui à qui je suis. Une fois aussi cette intelligence m'a instruite en disant : « l'Homme au temps actuel pense avoir atteint une grande victoire, s'il réussit à préserver de la séparation les degrés nerveux, psychique, et mental de son être physique ; mais ceux du passé lointain signifièrent par la conservation intégrale la conservation, en rapport plein et conscient, de tous leurs états d'être depuis l'intelligence libre, l'esprit, l'intelligence en forme, l'essence jusqu'au degré nerveux de l'Etat physique. Et il me dit : « La valeur incalculable des conditions propres pour les repos variés, consiste principalement en la possibilité, ainsi fournie à l'homme évolué, de rétablir le rapport avec les parties plus raréfiées de son propre être. »

Praapati. — « Ceci s'accorde avec l'assertion d'un homme de l'ancien temps : « Nous, les hommes évolués, pouvons monter de hauteur en hauteur, de raréfaction en raréfaction, jusqu'à ce que nous apparaissions comme les Dieux des Dieux pendant que nous sommes encore sur les Azertes. » Votre visage est excessivement attristé, mon enfant. Pourquoi ?

Marceline. — « Nous sommes retournés à la terre de notre propre volonté et avec pleine conscience de l'expérience du passé ; nous sommes retournés, par mon propre ardent désir, un désir qui prit naissance dans l'espoir raisonnable que, avec la connaissance et la puissance que nous possédons, l'être de Jacques puisse être ainsi perfectionné ; et maintenant, au milieu même de la plénitude de la vie, nous avons été plongés dans une mort vivante.

Praapati. — « Ne soyez pas accablée de douleur, car jamais jusqu'ici je n'ai rompu ma parole donnée. Assurément je restaurerai Jacques, assurément je vous aiderai tous deux à réaliser ce qui est la plus grande de toutes les possibilités ; mais, pour l'amour de la Restitution, et même pour que je puisse vous aider plus efficacement, vous m'aiderez à connaître le pays des séparés, vous releverez pour moi un coin du voile. »

(*A suivre*).

FABLE

Autrefois un canari dont la belle voix était dressée dans toutes les harmonies et mélodies des doux gazouillements, s'enfuit et se percha sur une haie au bord de la route et chanta dans l'allégresse de la clarté solaire et de la liberté. Un groupe de moineaux qui étaient très affairés à dévaliser les épis mûrs du premier blé, en entendant le chant du canari furent jaloux de sa beauté ; volant et babillant autour du chanteur ils dirent :

« Quel tapage faites-vous là ; c'est assourdissant ! Appelez-vous cela chanter ? »

— « Certainement c'est chanter. »

— « Et qu'est-ce donc que notre chant ? »

— « Ce n'est pas un chant, ce n'est qu'un ramage monotone. »

Après avoir tenu une consultation brève et irritée, un moineau s'approcha du canari et dit : « Ecoutez : si votre cr est du chant et le nôtre rien qu'un ramage monotone, vous crèverez un de mes yeux à coups de bec ; mais si le nôtre est du chant et si le vôtre n'est qu'un tapage insupportable, je crèverai à coups de bec un de vos yeux et le premier animal qui passera sera notre juge. »

— « Cela va bien », répondit le canari.

Après un peu de temps, on vit un cochon s'approcher d'eux. Les moineaux volèrent à sa rencontre, en troupe, se perchèrent sur sa tête et sur son dos et becquetèrent son oreille vigoureusement.

— « Que diable est-ce là ? » dit le cochon ; « que voulez-vous de moi pour que vous becquetiez mon oreille si furieusement, je ne vous ai fait aucun mal. »

Alors le moineau qui avait fait la proposition au canari dit au cochon tout ce qui s'était passé, et les autres moi-

neaux s'écrièrent en bruyant chorus : Si vous ne donnez pas le jugement en notre faveur, nous vous suivrons et becqueterons votre oreille partout où vous irez.

— « Laissez seulement mon oreille tranquille, et je ferai ce que vous voudrez. »

Quand le cochon arriva au lieu où était le canari, celui-ci chanta d'une belle manière, en oiseau vraiment artiste, et les moineaux ramagèrent de toute leur force.

Le cochon se tourna vers les moineaux et dit : « Il n'y a pas de doute ; c'est vous qui chantez le mieux. Ce canari fait un tapage effroyable. »

Alors le moineau qui avait fait la proposition, sans attendre un seul instant, frappa barbarement le canari du bec et lui creva un œil. Puis tous les moineaux s'en retournèrent se régaler de blé mûr, et le canari gémit, tristement et piteusement : un corbeau qui entendit les notes plaintives vint et se percha sur un arbre proche et dit : « Mon pauvre petit canari, ne vous lamentez pas si tristement à cause de la perte de votre œil. C'est pour votre beau chant et non pour vos yeux, que vous êtes si justement estimé. »

« Je ne me lamente pas à cause de la perte de mon œil, répliqua le canari ; ma douleur est qu'un cochon ait été pris pour juger de l'art du chant. »

QUESTIONS

(*Voir le dernier numéro*, page 255)

I

SUR LE SORT DE CEUX QUI ONT SUBI LA TRANSITION

En réponse à cette question si importante, puisque, naturellement, un des plus ardents désirs de l'homme est de savoir la destinée des séparés, nous devons déclarer que :

1° « La vie d'outre-tombe d'Attanée Oannès » se refère à un Archi-Prêtre et Roi de la Hiérarchie, et est un ouvrage de hautes études. Nos lecteurs se souviendront qu'il y a dans quelques-unes des anciennes langues, comme par exemple la Chaldaïque, des noms différents pour les classifications différentes de l'humanité ; dans la vie d'Attanée Oannés le mot « Aish » qui signifie un Homme évolué, un Initié, un Illuminé ou un Psycho-Intellectuel *est employé invariablement*. L'expérience d'Attanée n'est donc pas celle de la généralité des hommes.

2° Quant au dire de Mahallal, la séparation de l'être avait pour Mahallal une signification différente de celle de la séparation des degrés nervo-physique et nerveux, quoique n'excluant pas nécessairement la signification ordinaire.

En outre, puisqu'il n'y a pas de chose telle que *la stagnation ou inertie, en aucun degré de raréfaction ou de densité*, les conditions sont transformées, comme les éons s'écoulent, et depuis le temps même d'Attanée, l'homme

évolué a passé des éons de temps dans l'école salutaire, mais dure, de l'expérience, expérience qui rendit un des plus récents des Initiés, capable de dire à ses semblables : « Nous avons la plénitude d'espoir en l'immortalité intégrale. » En fait, il serait dur que toutes les souffrances, tous les sacrifices que les pionniers de la Restitution ont endurés, eussent été sans profit pour l'homme évolué.

3° L'article sur l'individualité des âmes et notre assertion sur les trois mondes ne sont pas contradictoires, ainsi que le démontreront les explications suivantes que nous sommes très heureux de nous entendre demander, puisque le désir des promoteurs de la Philosophie Cosmique est d'*éclairer* et non de *mystifier*.

La Philosophie Cosmique soutient que chaque degré de l'*état* physique est le moule pour le *degré* plus raréfié. Ainsi le degré nervo-physique est le moule du degré nerveux, le degré nerveux est le moule du degré psychique, et le degré psychique est celui du degré mental. Par ceci nos lecteurs intellectuels comprendront l'avantage immense de la conservation du corps nervo-physique et la conséquente prolongation des conditions propres pour l'évolution, le moulage et l'individualisation de l'être nerveux, de sorte que le degré d'être nerveux puisse avoir le temps de gagner de l'expérience, d'être équilibré, et d'atteindre l'individualité, non seulement pour sa propre continuité, mais afin de devenir ainsi le moule convenable pour l'individualisation de l'âme, qui une fois individualisée est comme le vêtement immédiat et manifeste le degré mental individualisé, celui-ci est ainsi indissolublement uni avec le Divin Habitant, et est l'intermédaire entre « la Lumière de Dieu et l'âme de l'homme ».

Mais la Tradition soutient qu'il y a aussi un monde pour ceux *qui ont vécu une vie juste, bonne et dévouée ; une région où ils jouissent d'abord du repos, puis de l'évolution dans des conditions favorables qui n'étaient pas à leur portée pendant leur vie sur la terre, dans le corps nervo-physique*, de

sorte qu'ils jouissent de l'occasion d'individualiser leur degré d'être nerveux, et ainsi de l'adapter pour l'habitation de l'âme individualisante. Ce fait de fournir, à ceux dont les vies justes, bonnes et dévouées prouvent leur progrès dans l'équilibre nerveux, des conditions convenables pour le perfectionnement de l'individualisation nerveuse n'*assure pas nécessairement leur immortalité*, parce que, comme dans le degré nervo-physique, de même dans le degré nerveux, il est possible de laisser passer les occasions et de négliger de profiter des conditions favorables. Tout ce qu'enseigne la Tradition à l'égard de ceux à qui leurs vies ont gagné l'entrée dans ce monde, est qu'ils ont l'occasion de se reposer dans des conditions favorables pour leur évolution, et de s'éveiller à l'évolution progressive.

Le deuxième monde, ou le monde des ressemblances, est la demeure d'une classe des séparés d'un ordre tout à fait différent de la simple classe de gens qui habitent le premier monde. Le degré nerveux des habitants du deuxième monde est généralement d'un caractère spécialement fort, mais déséquilibré, de sorte qu'il s'attire l'âme des sens et par cette puissante attraction, la sépare autant que cela est possible, de l'âme intellectuelle. Pendant leur séjour sur la terre dans l'intégrité de leur être, ces personnes ont été leur propre centre, mouvant généralement leur entourage selon leurs volonté et désir égoïstes ; après la perte du corps nervo-physique, le degré nerveux de leur être s'attarde pendant une période plus ou moins longue dans le monde des ressemblances où ils sont entourés des scènes et des évènements qui les ont le plus vivement impressionnés. Parmi ceux-ci, sont ceux qui hantent certaines localités et ceux qui sont communément mentionnés comme *âmes errantes* quoiqu'ils ne soient pas plus des âmes qu'ils ne sont des corps nervo-physiques. La tradition orale, les registres anciens et les histoires relativement modernes ne manquent pas de contes au sujet de cette classe d'êtres nerveux, et la première décrit comment quelques-uns d'entre eux ont été

persuadés de se reposer : dans ce repos était leur espoir de retenir d'une manière permanente l'individualité, tandis que d'autres ont fait quelque œuvre de charité ou de justice qui a ravivé en eux la lumière sacrée.

Du monde supérieur, il n'est pas nécessaire de parler à nos lecteurs Psycho-Intellectuels.

II

SUR L'ALIMENTATION ET LES EFFETS DE LA GERMINATION PRIMAIRE

La *germination primaire* signifie « la première manifestation du germe telle que celle de la graine, dans le procédé de la préparation du malt, et celle du doublement des cellules dans l'ovum des animaux, par exemple dans celui de plusieurs poissons, le saumon, le hareng et beaucoup d'autres êtres qui contiennent une multitude d'œufs.

III

LE CHRIST EST-IL UN DES KEVES

Vu que l'Oint est Brah, l'Attribut Holocaustal, qui sacrifia la personnalité qu'il assuma pour la rédemption de la Substance Eternelle de l'Etat physique que le déséquilibre avait séparé de l'Etat de l'Ame, on comprendra que l'*Attribut Holocaustal ne peut pas être un des Keves, « ou d'aucune autre formation individuelle »*, mais que les Keves sont ceux qui étaient et sont, par élection hiérarchique, ceux qui *manifestent spécialement l'Holocaustal et collaborent à son œuvre*. Parfois, ces manifestants et collaborateurs humains de l'Holocaustal, qui, en ordre hiérarchique, s'offrirent pour le

renouvellement des forces de l'homme par l'infusion de leurs propres forces furent appelés A-brah ou AZBRH. Cela signifie que celui dont on parlait était de Brah, l'Holocaustal, le Consacré et l'Oint, c'est-à-dire le Consécrateur.

Aucune question de nos lecteurs provenant de leur propre mentalité n'est prématurée, parce qu'elle fait partie de leur conception, et quand de telles questions sont *prématurées pour la publication*, ou bien manquent d'intérêt général, nous répondrons personnellement à ceux *qui désirent la connaissance par amour de la vérité.*

IV

SUR LE SOULAGEMENT DES MALADES

Cette question importante a été posée par plusieurs passives sensitives, elle est d'importance vitale à la fois pour elles-mêmes et pour ceux dont elles désirent alléger les souffrances. La Philosophie Cosmique considère les passives sensitives de bonne volonté comme *voilées et sacrées* ; par conséquent il n'est pas utile, il est même illégitime de les assujettir à des rapports mêlés à autrui, si bonne que soit leur intention. Que des passives sensitives puissent être infuseuses de force est indubitable ; *mais cette infusion sans une dûe protection, peut être nuisible pour elles-mêmes*, et il n'est pas en accord avec la loi de la charité que (sauf en de spéciales et rares exceptions) les plus évolués souffrent pour les moins évolués. Notre correspondante comprendra par cette expression, *infusion de la force*, que la philosophie soutient que *par l'infusion de la force* ceux qui sont attaqués par des maladies dites incurables peuvent recevoir de la force pour repousser et rejeter la maladie ; car les causes de toutes les maladies viennent du dehors, et si le

sujet, animal ou végétal, qu'elles sont prêtes à aider n'a rien en lui-même qui soit en afinité avec les ennemis extérieurs, ceux-ci sont impuissants à lui nuire. Ce fait est fort bien exprimé dans la Tradition à l'égard de celui qui reçut, y répondant librement, les forces de ce Keves de l'occident lointain, dont après qu'il eut passé par la famine, la peste, la guerre et toutes sortes de dangers, ceux qui veillaient portèrent ce témoignage : « Un millier est tombé à côté de toi, et dix mille sont tombés à ta main droite ; mais aucun malheur ne t'a approché. » Le désir d'alléger la souffrance est digne des nobles passives sensitives Psycho-Intellectuelles ; mais *à cette époque elles sont plus précieuses que leur œuvre*, et le premier devoir de l'homme Psycho-Intellectuel est de les protéger.

V

SUR LES EXPIRATIONS PATHÉTIQUES

La Philosophie Cosmique enseigne qu'il y a quatre forces qui sont : la force vitale, la force intellectuelle, la force spirituelle et la force pathétique. Ces forces sont proportionnées au développement individuel. L'expiration de forces consiste à les émettre ; l'inspiration de forces consiste à les attirer.

Une telle expiration est passivement et habituellement retenue dans les *auras individuelles évoluées* ; lorsque la force pathétique est ainsi en passivité, elle est la plus proche de celui qui l'expire, puis la force spirituelle, ensuite la force intellectuelle et finalement la force vitale, « de couleur semblable à une émeraude, tout autour ».

Une forme commune de l'expiration de la force vitale est ce qui est connu comme le magnétisme.

L'expiration de la force pathétique en activité est la plus

rare et la plus puissante. C'était à propos de cette expiration de la force pathétique remarquable chez un Keves, que ceux qui adoptèrent et évoluèrent celui-ci, portèrent témoignage devant les Initiés qui furent envoyés pour s'enquérir à son sujet : « Je sais que lorsqu'il aura monté les gradations (de l'initiation) il tirera tous les hommes (c'est-à-dire tous les hommes Psycho-Intellectuels (un autre mot étant employé pour désigner l'homme non évolué) vers Lui ».

Autant que nous le sachions, il n'y a *généralement* aucun degré spécial d'évolution assigné pour cette expiration pathétique. Néanmoins *ceux qui l'exercèrent hiérarchiquement pour un but spécial*, n'étaient pas autorisés à exercer ce pouvoir, jusqu'à ce que leurs forces intellectuelle et spirituelle fussent dûment évoluées et équilibrées. C'était là uné précaution absolument nécessaire, vu l'immensité de leur puissance sur les hommes et l'énorme responsabilité qu'ils avaient vis à vis de ces derniers.

VI

SUR LE DÉVELOPPEMENT DES AURAS

Les auras des passives sensitives sont souvent éminemment protectrices et sustentatrices ; mais, *au commencement*, elles ne peuvent être utilisées avec sûreté pour leurs possesseurs, que sous dûe protection.

La connaissance de la valeur de telles auras est une des principales raisons de notre désir de fonder un lieu de repos, dans lequel des sensitives raffinées et éduquées pourraient jouir de conditions propres à l'évolution de leurs capacités variées. Une sensitive Psycho-Intellectuelle de cet ordre écrit : « J'aimerais bien, au-dessus de toutes choses, que ce plan fût exécuté ; c'est justement ce qu'il nous faut; mais je détesterais me mêler avec tout le monde ».

Ceci est tout naturel mais *un tel repos d'évolution ne serait pas offert à tout le monde*, il ne serait offert qu'aux *rares passives Psycho-Intellectuelles qui sont convenables pour être des pionniers dans la grande œuvre de préparer la Restitution* ; et même à l'égard de celles-ci, chacune serait libre de conserver son incognito et sa solitude aussi longtemps qu'elle le désirerait. Mais la société de ceux qui sont en affinité et qui travaillent selon leurs capacités individuelles pour un but sublime, et le mélange avec ceux qui ne comprennent pas et souvent plaignent, méprisent ou ridiculisent ce que leur non évolution leur fait paraître étrange, sont des matières toutes différentes.

VII

sur Jésus de Nazareth

La Tradition transcrite n'arrive qu'à l'époque de Chi.

VIII

sur Maleck Zadek, la reine Sheba, l'ermite de la caverne, etc.

Cette question touche à des sujets qui ne seraient pas d'intérêt général ; nous pensons bon de répondre par lettre à notre correspondant.

MÉDITATIONS

I

Quel est le status et la nature de l'invisible qui est sentienté aux soi-disant séances spirites ?

II

Quelles sont les conditions et la cause intermédiaire de sa manifestation ?

III

Est-il possible de reproduire à volonté les soi-disant phénomènes spirites ? Et si oui, quelles sont les conditions nécessaires pour cet objet ?

IV

La force physique qui remue les objets et la force mentale qui répond aux questions sont-elles évoluables et utilisables ?

AVIS

Quelques étudiants de la Philosophie Cosmique, informés qu'un troisième volume (*Les Chroniques de Chi*), faisant suite à la *Tradition* sera bientôt prêt pour l'édition, et désireux d'en faciliter la publication ont spontanément offert de participer aux frais qu'elle nécessite.

Voici la liste de ces souscriptions :

L. L	500 francs.
Rphai	150 »
C. B	20 »
Un poète	50 »
Vastava	50 »
Un jeune précepteur . .	50 »
L. M. T.	50 »
M. R.	50 »
	920 francs.

Nous sommes très heureux de faire part de cette généreuse initiative à nos abonnés. Ceux d'entre eux qui voudraient se joindre à ces témoignages de dévouement pour la cause que nous servons sont priés d'envoyer leurs offres de souscription à Aia Aziz, directeur de la *Revue Cosmique*, Tlemcen, Algérie.

L'argent doit être envoyé au trésorier, M. Lemerle, 32, rue Eugène Flachat, Paris.

Nous offrons aux généreux souscripteurs ci-dessus notre chaleureuse appréciation de leur responsion.

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.